



# BULLETIN SALESIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse. donnez leur une éducation chrétienne, mettez leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

## OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

## PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'Il lui donne la vie, qu'Il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXIV<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 275 — MAI 1902.

SOMMAIRE: Le 24 mai. — Nouvelle Encyclique de S. S. le pape Léon XIII. — Don Bosco et l'éducation (2<sup>e</sup> partie, VIII). — Courrier de nos Œuvres: *Italie, Autriche, Espagne*. — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Équateur, Brésil*. — A travers les relations de nos Missionnaires: *Équateur, Argentine*. — Vie de Mgr Lasagna. — Livres et revues. — Coopérateurs défunts.

## LE 24 MAI

Chaque année, le mois de mai ramène avec lui la fête toujours si chère pour un cœur salésien de Notre-Dame Auxiliatrice. Le 24 mai doit être pour tout Coopérateur le jour où il témoignera à Marie son ardente dévotion envers elle et l'amour qu'il porte aux Œuvres que Don Bosco bien inspiré à voulu mettre sous la protection de la Vierge, *Secours des Chrétiens*.

Malheureusement bien peu nombreuses sont en France les villes qui possèdent une Maison de Don Bosco. Il est donc difficile pour beaucoup de Coopérateurs de prendre part à la fête de famille qui se fait en ce jour. Mais pour tout chrétien, comme le sont les Coopérateurs, il est un autre moyen d'union: c'est d'offrir en ce jour à leur bonne Mère une sainte et fervente communion en son honneur.

Le 24 mai tombe un samedi cette année, c'est déjà un jour consacré à Marie, mais si, par impossible, quelque Coopérateur ne pouvait s'approcher des Sacrements ce jour-là, qu'il le fasse au moins le lendemain, fête de la Sainte Trinité. C'est aussi une excellente occasion, pour ceux qui ne l'auraient pas encore fait, de faire parvenir leur offrande à la Maison à laquelle ils s'intéressent le plus.

# NOUVELLE ENCYCLIQUE

## de Sa Sainteté le Pape Léon XIII

*Parvenu à la vingt-cinquième année de notre ministère apostolique, ainsi commence la nouvelle Lettre encyclique que Sa Sainteté vient d'adresser, en date du 19 mars dernier, à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques du monde catholique.*

*Dans la crainte de ne pouvoir publier en entier cette longue lettre, nous voulons tout au moins en donner à nos lecteurs une substantielle analyse, ne serait-ce que pour les engager à la lire par ailleurs.*

C'est de la guerre allumée quasi de toutes parts contre la Sainte Église et les œuvres nées d'elle que le Saint-Père se plaint une fois de plus. C'est un mal qui arrache au cœur du Pontife un cri de douleur.

Puis il examine ce mal, en indique la genèse et les causes, en dénonce les formes diverses et les conséquences funestes, et en indique les remèdes.

Ce n'est pas seulement aux catholiques que s'adresse le Saint-Père, mais encore aux hérétiques et aux schismatiques, et même aux incroyants. Toute l'humanité est fille du même Père et destinée à sa part de l'héritage commun.

Sans doute, depuis deux mille ans, l'Église a subi toutes sortes d'attaques, tantôt dans une région et tantôt dans une autre; mais aujourd'hui l'assaut dirigé contre Elle a un caractère presque universel. La foi est diminuée, et en bien des contrées c'est le doute qui la remplace, non seulement chez les individus, mais encore jusqu'au sein d'États puissants qui ont élevé le scepticisme à la hauteur d'une institution publique, le font entrer dans les mœurs, affichent

une indifférence dédaigneuse des choses saintes, sans peut-être s'apercevoir qu'il en résulte de toutes parts les plus lamentables bouleversements sociaux.

Le christianisme seul peut rendre aux sociétés la vigueur perdue. Et c'est calomnier l'Église que de dire qu'elle est l'ennemie du progrès, l'ennemie des sciences, l'ennemie de la liberté. C'est la calomnier aussi que soutenir qu'elle prétend usurper les droits de l'État et qu'elle aspire à envahir le domaine de la politique.

Cet état est l'œuvre d'une secte ténébreuse qui répand à plaisir ces calomnies. Cette secte, les sociétés modernes la portent dans leurs flancs comme un virus mortel. C'est une association funeste, une société à rebours qui n'a qu'un but: exercer une autorité occulte sur les sociétés légitimes, et c'est la raison qu'elle a de faire sans trêve la guerre à l'Église et à Dieu.

Ici le Saint-Père flétrit avec une grande force et la souveraine autorité qui n'est qu'à lui, les manœuvres abominables, partout les mêmes, contre le clergé, contre les Ordres religieux et contre le Pontife romain. Ce tableau est douloureux; mais, dit aussitôt Léon XIII, il ne doit pas décourager les fidèles serviteurs du Christ.

Malgré les persécutions et les obstacles de tout genre, l'Église ne cesse de grandir. Jamais l'union n'a été plus complète, plus harmonieuse entre les évêques, le clergé et les membres laïques de la foi catholique. Partout on voit surgir des associations dont le but est la glorification de notre foi et celle de l'Église à

qui nous la devons. La piété, sous toutes ses formes, grandit et se développe, et plus que jamais auparavant la charité, aussi sous toutes ses formes, accomplit des merveilles.

En finissant, le Saint-Père loue le zèle des évêques, encourage les prêtres, les invite à une action populaire plus directe, et fait appel au concours de tous les fidèles.

(Croix du premier avril 1902.)

*Il est un point cependant que nous voulons faire ressortir, c'est le paragraphe spécial que vers la fin de son Encyclique le Saint-Père consacre à la condamnation des mesures odieuses dont les Ordres religieux ont été encore tout récemment les victimes. Nous croyons devoir le mettre tout entier, sous les yeux de nos lecteurs.*

Quant aux Ordres religieux et aux Congrégations religieuses, la pratique des conseils évangéliques faisait d'eux la gloire de la société autant que la gloire de la religion: ils n'en ont paru que plus coupables aux yeux des ennemis de l'Église, et on les a implacablement dénon-

cés au mépris et à l'animosité de tous. Ce Nous est ici une douleur immense que de devoir rappeler les mesures odieuses, imméritées et hautement condamnées par tous les cœurs honnêtes dont, tout récemment encore, les religieux ont été les victimes. Rien n'a pu les sauver, ni l'intégrité de leur vie restée inattaquable, même pour leurs ennemis; ni le droit naturel qui autorise l'association contractée dans un but honnête, ni le droit constitutionnel qui en proclame hautement la liberté; ni la faveur des peuples pleins de reconnaissance pour les services précieux rendus aux arts, aux sciences, à l'agriculture, et pour une charité qui déborde sur les classes les plus nombreuses et les plus pauvres de la société. Et c'est ainsi que des hommes, des femmes, issus du peuple, qui avaient spontanément renoncé aux joies de la famille pour consacrer, au bien de tous, dans de pacifiques associations, leur jeunesse, leurs talents, leurs forces, leur vie elle-même, traités en malfaiteurs comme s'ils avaient constitué des associations criminelles, ont été exclus du droit commun et proscrits, en un temps où partout on ne parle que de liberté!

## Modes divers de Coopération

Le COOPÉRATEUR SALÉSIEN, qui veut vraiment l'être, a bien des manières de mériter ce titre et d'acquérir l'immense trésor que l'Église a bien voulu ouvrir en sa faveur.

L'aumône, sous toutes ses formes, argent, vêtements, vieux linge, etc., suivant les moyens de chacun et la générosité de son cœur, est généralement mise en première ligne. Nous y joindrons aussi le travail procuré aux ateliers professionnels, l'achat des produits agricoles, etc.

Mais une autre forme, sur laquelle nous voulons tout spécialement attirer l'attention des Coopérateurs, c'est la *propagande* qui consiste à faire connaître l'œuvre, à lui attirer des amis, à faire de nouveaux Coopérateurs, à susciter, en un mot, de nouveaux dévouements à l'Œuvre de Don Bosco.

Enfin et par-dessus tout, c'est la *prière*, dont notre Œuvre a toujours si grand besoin et qui ne nuit jamais à personne, surtout aux œuvres de dévouement. Agir et prier sont les deux plus grands moyens de Coopération salésienne.

# Don Bosco et l'éducation\*

## DEUXIÈME PARTIE

### Formation religieuse et morale

#### VIII

#### Les Associations de piété

Les Associations pieuses ont leur existence officielle dans les Maisons de Don Bosco et sont confiées au zèle du catéchiste, ou directeur spirituel. « Il établira, dit le règlement, les congrégations de Saint-Louis de Gonzague, du Très Saint Sacrement, du petit Clergé, de l'Immaculée-Conception. En cas de besoin, il pourra se faire aider, pour les conférences, par un prêtre ou un ecclésiastique, le choisissant de préférence parmi ceux qui sont déjà avancés en âge. » Et dans le règlement du catéchiste des apprentis : « Il établira, parmi eux quelque confrérie, comme serait celle de Saint-Joseph, etc. »

Nous dirons la nécessité de ces diverses Associations, leur fonctionnement et les fruits de sanctification qu'elles produisent.

\* \* \*

Don Bosco était trop éclairé pour ne pas comprendre l'opportunité et la nécessité morale des congrégations pieuses dans les maisons d'éducation. Il savait qu'elles favorisent la liberté religieuse, qu'elles détruisent le respect humain et répondent aux plus intimes aspirations de l'âme baptisée et fécondée par la grâce.

Dans toutes les maisons d'éducation chrétienne, il y a un certain nombre d'exercices religieux, imposés à tout le monde; en entrant dans la maison, chacun accepte cette disposition et prend l'engagement de s'y soumettre. Les associations pieuses au contraire étant facultatives, demande qui veut à en faire partie, et cette demande vient de la volonté du postulant, qui ne se contente pas des exercices imposés à tous, mais veut en faire da-

vantage. Or, l'on ne réfléchit pas assez combien est importante la liberté religieuse, on ne songe pas qu'elle est de l'essence même du christianisme.

« Bon maître, dit un jour un adolescent au Sauveur, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? » — JÉSUS répondit : « Si vous voulez prendre le chemin qui conduit à la vie, observez les commandements. » Puis le divin Sauveur énumère les principaux commandements du décalogue. Alors le jeune homme répond : « Je les observe depuis mon bas âge. — Bien, reprend JÉSUS; mais maintenant, si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres (Matt. ch. XIX, 17-21). » Ainsi le divin Maître n'impose ni ses préceptes, ni ses conseils; il fait appel à la liberté : « Si vous voulez », dit-il. Il dira encore, en s'adressant à tous les hommes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne la croix et qu'il me suive. (Luc, ch. IX, 23). »

D'ailleurs, une saine philosophie, basée sur l'expérience, nous apprend que la liberté humaine est une citadelle imprenable; on ne peut y pénétrer, qu'autant qu'elle se rend. L'homme peut solliciter la libre volonté de l'homme, il ne saurait la contraindre, et Dieu, lui, ne veut pas la contraindre, car la contraindre, serait la détruire. Il n'est donc pas étonnant que JÉSUS nous dise : « Si vous voulez, venez; si vous voulez me suivre, suivez-moi; si vous voulez m'obéir, obéissez-moi; mais je ne vous forcerai pas. »

Les Associations pieuses favorisent encore la liberté religieuse, en détruisant le respect humain. Car, qui voyons-nous dans les congrégations de piété? Toujours les élèves les plus vertueux, les plus laborieux, les plus fidèles à leurs devoirs, et très souvent, les plus intelligents. Ainsi la piété est mise en

(\*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants, janvier, mars et avril 1902.

honneur; loin d'en rougir, on l'estime, on la respecte, on la recherche.

Il y a quelques trente ans, on trouva un chapelet dans la cour de l'École polytechnique. Aussitôt quelques élèves de l'exhiber à la vue de tous en criant: « A qui le chapelet, à qui le chapelet? » Alors un des élèves lève la main et s'écrie: « A moi; ce chapelet est à moi. Ma mère me l'a donné comme souvenir, et je m'en sers chaque jour. Merci. » Or celui qui parlait ainsi, était un des premiers de la promotion. Les sourires expirèrent sur les lèvres des plus gouailleurs, et le respect humain fut vaincu. N'est-ce pas ce qui arrive dans les maisons d'éducation? Quand le président de la confrérie de l'Immaculée-Conception est l'élève le plus distingué de la maison et que le privilège insigne de sa charge consiste à orner l'autel de la Sainte Vierge et à porter sa bannière aux processions; quand on voit les membres de la confrérie du Très Saint Sacrement communier chaque dimanche et même en semaine; quand l'honneur d'entrer dans la congrégation des Saints Anges ou de Saint-Louis de Gonzague est l'ambition des jeunes élèves, nouveaux venus, nous pouvons être sûrs que JÉSUS est le Roi de cette école et que MARIE en est la douce Reine, que le monstre hideux du respect humain a fui bien loin, et qu'en même temps la liberté religieuse a gagné tout ce que perd la tyrannie de Satan.

Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST a dit: « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures »; et saint Paul: « L'étoile diffère de l'étoile en clarté »; ce qui signifie, que les âmes ne se ressemblent pas toutes, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la grâce; que les uns sont appelés à une perfection plus grande, les autres à une perfection moindre; et nous trouvons encore dans ces principes de direction spirituelle la nécessité des congrégations pieuses pour ceux qui sont appelés à une vie plus parfaite, soit dans le monde, soit dans le sacerdoce séculier, soit dans l'état religieux.

\* \* \*

Rien de plus simple que le fonctionnement des Associations religieuses dans les Maisons de Don Bosco.

Quand il s'agit de créer une congrégation, comme cela arrive lorsqu'une Maison com-

mence, le catéchiste, d'accord avec le Directeur, choisit deux ou trois élèves qui paraissent solidement pieux et vertueux, afin d'en faire le noyau de l'association. On les réunit chaque semaine pour une instruction spéciale, appelée conférence. Au bout de deux mois, si les aspirants ont persévéré dans l'observation du règlement, ils sont reçus membres de l'association. Cette réception se fait d'après un formulaire consacré et calqué sur la formule de l'émission des vœux dans un ordre religieux. Le président demande aux aspirants s'ils connaissent le règlement de la congrégation, s'ils sont résolus de l'observer, et sur leur réponse affirmative on leur donne les insignes de la congrégation qu'ils devront porter les jours de fête.

Le règlement des Associations pieuses dans les Maisons salésiennes est d'une grande simplicité. Il y est dit qu'on devra donner le bon exemple par l'accomplissement de tous ses devoirs et qu'on s'approchera des sacrements, au moins deux fois le mois; mais, quand l'association est fervente, la communion devient bientôt hebdomadaire pour la majorité des membres et quotidienne, ou quasi quotidienne, pour plusieurs.

L'association a son président et son secrétaire. L'admission de nouveaux membres se fait après un postulat d'au moins deux mois. On tient un registre sur lequel sont écrits les noms des confrères. Ce registre sert aussi pour les procès verbaux des séances, qui sont rédigés par le secrétaire et contiennent sous une rubrique générale le résumé de l'allocution du directeur. Le procès verbal est lu au commencement de chaque conférence et chacun peut faire ses observations pour le compléter ou le rectifier. Quand l'association se compose d'externes, on tient aussi un registre d'appel pour constater l'assiduité des confrères et des postulants. Il est recommandé aux professeurs de ménager les membres des associations, et, autant que possible, de ne leur jamais faire de reproches publics. Les élèves qui font partie des associations ont au cours de l'année une promenade particulière, comme récompense de leur bonne conduite et des services qu'ils rendent à l'établissement, en y maintenant le bon esprit et la ferveur.

\*  
\*  
\*

Les fruits des Associations pieuses sont multiples. Outre qu'elles chassent le respect humain et favorisent la liberté religieuse, elles servent à former des enfants et des jeunes gens sincèrement chrétiens et vertueux.

Quand on s'occupe d'éducation, l'on est tenté de trop se préoccuper de l'avenir, de ce qu'on appelle la persévérance. Vos enfants persévèrent-ils? Telle est la question qui nous est posée à chaque instant. Mais n'est-ce donc rien de servir Dieu dans le présent, de le glorifier par une vie pure et fervente? Or, c'est ce que font les Associations pieuses.

Ce petit associé de la confrérie des Saints Anges sera prémuni contre les fautes graves et conservera l'innocence de son baptême, qu'il pourra présenter à JÉSUS le jour de sa première communion. Le jeune confrère de Saint-Louis de Gonzague renouvellera souvent sa première communion bénie et en conservera les fruits; il évitera le péché mortel et, comme JÉSUS son modèle, il grandira chaque jour en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. L'associé de Saint-Joseph sera un petit travailleur chrétien dont la sueur sera féconde et les labeurs dignes d'un poids éternel de gloire. Le confrère du Saint Sacrement sera le prêtre ou le religieux en germe, ou bien deviendra un père de famille chrétienne, la joie des pasteurs et l'honneur des paroisses. Le petit clergé, recruté parmi les membres les plus fervents de chaque congrégation, porte à l'autel, en faisant les cérémonies saintes, la modestie et la piété des anges; il réjouit le Cœur de JÉSUS et répand un céleste parfum d'éducation chrétienne dans la communauté tout entière.

Qu'il est beau de voir ainsi des groupes d'enfants et de jeunes gens, associés par une sainte émulation de vie chrétienne, s'épanouir comme les fleurs variées d'un céleste parterre! Tel est le spectacle que présentent aux regards, dans la maison d'éducation, les différentes Associations pieuses.

Un jeune enfant de douze ans était gravement malade: c'était un petit congréganiste de la Maison salésienne de Lille. Il reçoit les derniers sacrements avec ferveur; son visage reflète la paix de son âme. « Veux-tu guérir, lui dit son confesseur? — Non, répond-il avec un sourire céleste, j'aime mieux mourir pour aller plus tôt en Paradis. » Ces

paroles touchèrent le confesseur jusqu'aux larmes, et il ne pouvait dans la suite parler sans émotion de dispositions si parfaites.

Quant à la persévérance, elle viendra d'elle-même. Si l'on interrogeait ces vaillants chrétiens qui défendent aujourd'hui la religion par la parole et la plume, les membres des Cercles ouvriers, les associés de Notre-Dame des Champs, de Notre-Dame de l'Usine, on trouverait que tous, ou presque tous, ont été membres des Associations pieuses dans nos collèges catholiques et nos écoles chrétiennes. Et si quelques-uns d'entre eux ont quitté le bon chemin, si la voix des passions a étouffé momentanément en eux la voix de la conscience et les appels de la grâce, laissez venir une circonstance favorable, et cette voix, jadis écoutée et suivie, redeviendra prépondérante, et l'enfant prodigue se lèvera pour retourner à son père et se jeter dans les bras de sa miséricorde.

« Monsieur le curé, disait à son confesseur un ouvrier mourant dans la force de l'âge, je suis un élève des Frères, j'ai été enfant de chœur au pensionnat; il paraît qu'alors je maniais bien l'encensoir, car le Frère me disait: Au Paradis, tu seras placé parmi les anges encenseurs. » Et M. le curé ajoutait, en racontant ce fait: « Je crois bien que le Frère a été prophète. »

On dit justement qu'à la dernière heure le malade ne vient pas à Dieu, mais qu'il revient. Or, pour revenir à Dieu, il faut déjà y être allé, il faut l'avoir goûté. Mais, combien de chrétiens, malgré le baptême reçu dès l'enfance, malgré la première communion faite cependant à un âge déjà avancé, n'ont jamais goûté Dieu, n'ont jamais savouré le bonheur de vivre en sa grâce. Au contraire, tous nos congréganistes ont goûté Dieu, ont connu

Les torrents de plaisir, qu'il répand dans un cœur.

Aussi, tôt ou tard, ils reviennent à Dieu, ne fut-ce qu'à la dernière heure. Qu'est-ce que cela, sinon la persévérance, qui n'est autre chose qu'une sainte mort dans la grâce de Dieu.

Telles sont les Associations pieuses dans les Maisons salésiennes, comme dans toute maison d'éducation chrétiennement dirigée: elles en sont la joie, l'honneur et l'espoir.

# COURRIER

## DE NOS ŒUVRES

### ITALIE

#### Nouvelle fondation à Schio

L'industrielle ville de Schio ouvrait, le 27 octobre dernier, un nouvel asile aux fils de Don Bosco à l'avantage de centaines d'enfants qui, d'année en année, attendaient cet heureux jour. Pendant près de quarante ans, l'infatigable Mgr Panciera, que l'on put justement appeler un second Don Bosco, au prix de difficultés de tous genres et d'énormes dépenses, soutint dans cette ville le Patronage Saint-Louis qui, aux fruits qu'il a donnés, fait voir combien il fut sagement et saintement dirigé. Ce bon père était aimé de ses enfants qui, devenus adultes, lui rappelaient, les larmes aux yeux, les bienfaits reçus de lui. Mais, vu son âge avancé et les multiples fatigues qu'il eut à supporter, il cherchait quelqu'un qui le remplaçât, tant il lui peinait d'abandonner ses chers enfants. Ce fut alors qu'il tourna ses regards vers les Fils de Don Bosco, qui lui semblaient les bienfaiteurs et les vrais pères de la jeunesse. Il se rendit lui-même en 1891 à Turin et fit auprès du Supérieur général les plus vives instances pour avoir des Salésiens, mais il lui fut répondu que cela ne se pouvait pas. Il ne se décourage pas pour cela et cinq fois de suite il vient frapper de nouveau à la porte. « Demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira. » Il obtient finalement, après dix longues années, la parole tant désirée. Il retourne joyeux à Schio, mais surgit une autre difficulté. Le local où se tenait le Patronage était trop étroit et insuffisant pour les besoins toujours croissants de l'œuvre. Il ne savait que faire quand une sainte âme, la fille de M. le sénateur Alexandre Rossi, lui offrit

tout ce qui était nécessaire pour l'accroissement de son œuvre. En peu de temps s'éleva un nouvel édifice avec toutes les commodités propres au but proposé, et au mois d'avril de l'année dernière, Mgr Panciera pouvait célébrer dans le nouvel institut le quarantième anniversaire de son cher Patronage. Cependant l'arrivée des Salésiens était proche, et l'infatigable fondateur ne se donnait ni trêve ni repos afin de tout disposer le mieux possible. Enfin le jour tant désiré se leva, et le matin du 27 octobre, conduits par leur inspecteur et par un insigne coopérateur qui était allé les saluer jusqu'à Vicence, quatre Salésiens descendaient à la gare de Schio. Mgr Panciera, avec Mgr l'archiprêtre, le clergé et quelques Coopérateurs, les attendait à la station; il les conduisit aussitôt à leur maison, où ils furent accueillis, au son de la musique, par la nombreuse jeunesse de Schio. Le nouveau directeur célébra la sainte messe à laquelle assistèrent prélats, prêtres et bienfaiteurs; puis, après quelques paroles échangées avec les personnes présentes, tous furent introduits dans la salle des fêtes où de 300 poitrines s'éleva joyeux un vivat aux Salésiens. De délicates pensées et de nobles sentiments furent d'abord exprimés à l'adresse des nouveaux venus. Parla ensuite Mgr Panciera qui, ému jusqu'aux larmes, fit ses adieux à ses enfants; il leur dit qu'il les remettait en des bras plus robustes que les siens, pour lors épuisés, qui étaient venus l'aider; et s'adressant aux Salésiens il leur consigna, en pleurant, la partie la plus chère de son cœur, ses chers jeunes gens.

Le nouveau directeur adressa alors à Mgr Panciera et aux nobles bienfaiteurs d'ardentes paroles de remerciement, et se retournant vers les enfants, il les remercia, les encouragea à être toujours aussi assidus au Patro-

nage, puis, faisant allusion aux paroles de leur père, il leur dit qu'il acceptait de grand cœur, comme fils de l'obéissance, le précieux dépôt qu'il lui consignait et que, bien qu'il se sentit peu de forces, cependant confiant dans la grâce divine et dans la bonne volonté des jeunes gens de Schio il se mettait à l'œuvre, sûr de pouvoir aider le mieux possible leur bienfaiteur et père Mgr Panciera. Pris d'un saint enthousiasme, les jeunes gens firent

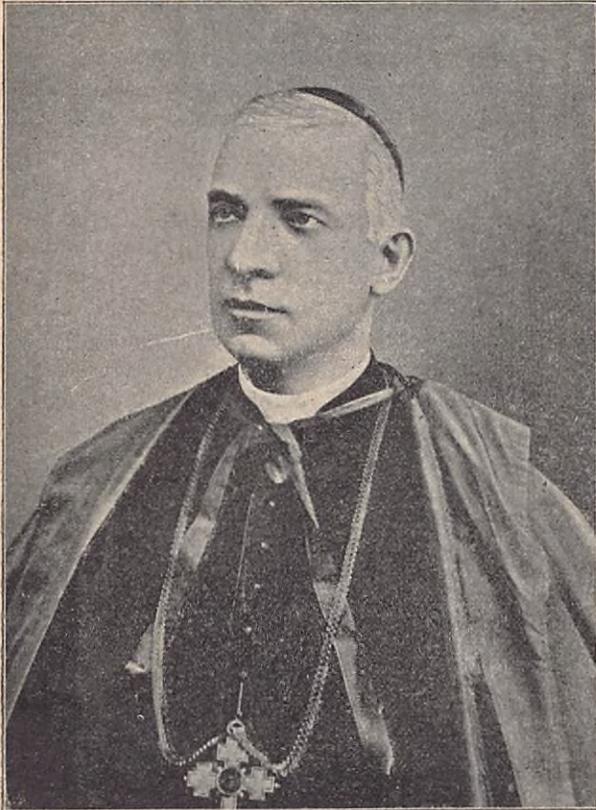
premier Institut agricole dans les Pouilles. Dû à la générosité du regretté baron Nicolas Comi, cet institut a été confié aux Fils de Don Bosco. Persuadé que l'on doit attribuer de nos jours à la maigre production du terrain le grand mal-être économique des populations rurales et leur nombreuse émigration annuelle, M. le baron Comi consacra une partie importante de son patrimoine à la création d'une institution essentiellement agricole, comme pouvant le mieux répondre aux besoins de son pays natal et promouvoir le bien-être de ses chers concitoyens.

L'Institut, dont la première pierre avait été posée en octobre 1899, était ce jour-là, grâce à l'intelligente activité de Don Donno, solennellement béni par S. G. Mgr l'archevêque d'Otrante, en présence des autorités locales, du fils du fondateur défunt, M. le baron Marius Comi, de toute sa famille et de Don Marengo, représentant du Supérieur des Salésiens.

Après la bénédiction de l'ample chapelle, le révérend archiprêtre de Corigliano, âme de toute la fête, lisait un éloquent discours, à l'éloge du regretté baron Comi, qui voulut avoir les Fils de Don Bosco comme exécuteurs des projets dus à son grand cœur et à sa généreuse charité. L'orateur finissait en affirmant hautement son espérance que nombreux et abondants seront les fruits de sanctification et de culture chrétienne que l'Institut saura apporter à tout Corigliano. Mgr l'archevêque célébrait ensuite la sainte messe,

après laquelle il adressa quelques mots aux nombreuses personnes accourues à cette fête, et leur donnait à la fin sa bénédiction.

Au repas qui suivit, ne manquèrent ni les toasts ni les discours souhaitant un heureux avenir à l'Institut naissant. Entre autres furent longuement applaudies les paroles bien senties prononcées par M. le maire de Corigliano sur l'Œuvre salésienne et sur la munificence de l'illustre baron Comi. Don Marengo répondit à tous au nom des Salésiens et sa parole fut tout un vrai poème augural pour la maison Comi, pour la nouvelle fon-



S. Ém. le cardinal Puzyna, archevêque de Cracovie.

entendre de nouveaux vivats en l'honneur de Mgr Panciera et des Salésiens.

Espérons que cet enthousiasme ne tombera pas de sitôt et qu'il récompensera les sacrifices et les fatigues de ceux qui se dépensent si généreusement pour eux.

### Inauguration de l'Institut agricole Saint-Nicolas à Corigliano d'Otrante

Le 16 novembre dernier, avait lieu à Corigliano d'Otrante, sous la présidence de Mgr l'archevêque, l'inauguration solennelle du

dation et pour l'avenir de l'agriculture régionale, qui porte aujourd'hui les yeux sur la Maison salésienne de Corigliano, comme pour en recevoir des rayons lumineux et féconds.

## AUTRICHE

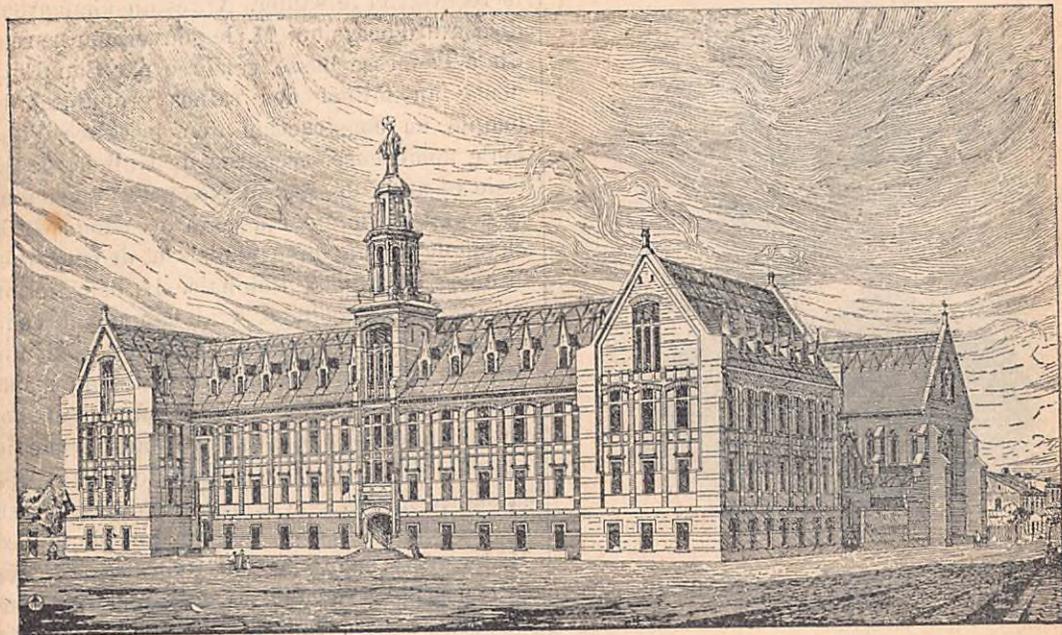
### L'inauguration de la première Maison salésienne dans la Pologne autrichienne

Dans son numéro du mois de décembre 1898, le *Bulletin salésien* annonçait la fonda-

tion à OŚWIĘCIM, en Galicie, province polonaise échue à l'Autriche, d'une modeste Maison salésienne, en attendant que les catholiques Polonais permissent par leurs offrandes à l'œuvre de se développer.

1898, céda tous ses droits aux Salésiens, pour fonder là un établissement. Depuis cette date on travailla au milieu de diverses péripéties à la construction d'un édifice apte à remplir le but proposé, qui est aujourd'hui en partie atteint, et l'inauguration de la Maison est un fait accompli depuis le 20 octobre dernier.

Voici ce qu'on nous écrit à ce sujet de Pologne: « Depuis quelque temps la Pologne a aussi le bonheur de posséder les Fils de Don Bosco; maintenant elle peut se flatter de posséder un bel établissement salésien, construit selon les règles de l'hygiène, avec de vastes salles bien aérées, de grandes clas-



AUTRICHE. — Maison projetée d'Oswiecim.

ses pour les étudiants, et bientôt aussi pour les apprentis. Actuellement la Maison renferme presque une centaine de personnes, parmi lesquelles une soixantaine d'élèves de latin.

« Tout le temps que le nouvel édifice fut en construction, on dut habiter une maison prise à loyer, et il y avait alors peu d'enfants; le déménagement dans les nouveaux bâtiments s'est effectué peu à peu, mais n'a été définitivement accompli qu'après la bénédiction de la Maison, faite le 20 octobre dernier, par S. Ém. le cardinal Puzina, archevêque de Cracovie.

« Nous avons invité à cette cérémonie,

qui fut vraiment grandiose et imposante, le R. P. Don Rua, Supérieur général des Salésiens. Malgré les graves occupations, qui le retenaient plus particulièrement à Turin à cette époque de l'année, il voulut bien condescendre paternellement à notre demande et vint nous trouver dès le 14 octobre, en compagnie de Don Rocca, économiste général de la pieuse Société salésienne. Le Directeur et quelques confrères se rendirent à la gare pour le recevoir, tandis qu'à la maison l'attendaient joyeux, non seulement les enfants, mais aussi le vénérable curé de la ville, Don



S. Ex. M. le comte Poninski, gouverneur de Galicie.

Krycz, ami et bienfaiteur de l'œuvre, et M. le maire.

« Son Éminence le cardinal arriva de Cracovie la veille de la fête. Don Rua et les autorités locales allèrent le recevoir à la gare, ainsi que la brillante cavalcade traditionnelle d'habitants de la ville, qui le précédèrent et l'accompagnèrent, en signe d'honneur, jusqu'à l'église paroissiale, où l'attendaient le curé, les autres prêtres de la ville et quelques-uns des environs, tous revêtus de l'habit de chœur. Après une visite à Jésus dans le Saint Sacrement et une légère collation, Son Éminence voulut venir aussitôt trouver les enfants qui l'attendaient anxieux, alignés sur deux rangs dans la cour de l'établissement. L'un d'eux dans un gracieux

compliment lui exprima les sentiments affectueux de tous; Monseigneur y répondit en père, en les exhortant tous à la vertu et au travail, puis il visita la chapelle, la maison, l'antique couvent des Dominicains, qui se trouve actuellement en réparation, montrant partout la plus entière satisfaction pour l'œuvre des Salésiens.

« Le lendemain 20 octobre, arrivait de bonne heure Son Ex. M. le comte Poninski, gouverneur de cette partie de la Pologne qui forme la province de Galicie. Don Rua, le directeur de la maison, les autorités ecclésiastiques et laïques se rendirent à la gare le recevoir et le saluer. Après un chaleureux discours d'occasion, M. le gouverneur se rendit à la messe basse célébrée par Son Éminence au milieu des ruines grandioses du temple en construction, en présence d'une foule nombreuse, accourue de Galicie, de Silésie et aussi de Russie. Nos petits musiciens se sont fait honneur à cette occasion par le chant de motets bien choisis et de cantiques si chers aux pieux Polonais. La bénédiction solennelle du collège, vrai monument commémoratif de l'hommage à Jésus Rédempteur, et celle de la colossale statue du même Rédempteur, qui doit reposer sur le sommet de la haute tour qui s'élève dans la partie centrale de l'édifice, eut lieu aussitôt après la sainte messe. Son Ém. le cardinal, revêtu des ornements sacrés, accompagné de S. Ex. M. le gouverneur, de Don Rua, des autorités ecclésiastiques et civiles et d'une foule innombrable accourue de partout, se rendit dans la cour principale de l'établissement où, près d'un autel provisoire, s'accomplit la cérémonie liturgique, au milieu d'un silence profond que rompait seul la voix de Son Éminence priant le Seigneur, suivant les saints rites, qu'il voulût bien bénir le nouvel édifice, en prendre possession par ses anges et en éloigner les dangers et les malheurs.

Les prières du rituel achevées, Son Éminence adresse ensuite la parole aux assistants; Elle les exhorte à apprécier maintenant plus que jamais leur grande fortune d'avoir au milieu d'eux les Fils de Don Bosco, de les aider et de les secourir par tous les moyens possibles. Ce discours fut suivi de la lecture du télégramme du Saint Père, qui envoyait à tous ceux prenant part à cette fête sa bénédiction apostolique.



AUTRICHE. — Musique instrumentale de Gornoslazakow à Oswiecim.

La messe solennelle, durant laquelle le Supérieur des Frères mineurs de Cracovie prononça un éloquent panégyrique, fut célébrée par Don Rua et nos musiciens y exécutèrent, avec un talent vraiment au-dessus de leur âge, une brillante messe de Perosi. Un incident cependant produisit pendant quelques instants un peu de panique dans le chœur. Les poutres qui soutenaient la tribune provisoire cédèrent tout à coup sous le poids trop lourd de ceux qui s'y trouvaient; elles se séparèrent et une bonne partie des chanteurs avec l'harmonium se virent glisser tout doucement et descendre sur le pavé de l'église. Par bonheur, la tribune n'était pas haute, et l'on n'eut à déplorer en somme d'autre dégât, que la rupture même de la tribune. Les musiciens, revenus de leur peur, continuèrent bravement leurs chants sur le sol. Grâce en soient rendues à Notre-Dame Auxiliatrice qui nous a sûrement protégés en cette occasion.

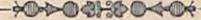
Au dîner prirent part beaucoup de nos bienfaiteurs, tant de la ville que des pays voisins; il s'y trouvait aussi divers rédacteurs de journaux, qui ont donné ensuite d'excellentes et longues relations de cette fête. Les toasts et les discours prononcés en cette occasion, n'eurent pour objet que l'œuvre salésienne en Pologne; on lui souhaila la plus large diffusion et les meilleurs résultats de toutes sortes.

La solennité se clôtura l'après-midi, par la prise des photographies de divers groupes, entre autres celle de la musique instrumentale qui donna les meilleures preuves de sa valeur durant les deux messes et le repas, celle des membres du comité salésien d'Oświęcim avec les enfants du collège, et diverses autres prises aux instants les plus solennels de la journée.

Vers le soir, la foule se dispersa, emportant la meilleure impression de cette fête, et bientôt la gare était prise d'assaut. Cependant le souvenir de ces solennités demeurera à jamais ineffaçable dans l'âme de tous, mais surtout des habitants d'Oświęcim, qui n'avaient certes encore jamais vu rien d'aussi solennel dans leur ville natale. L'Œuvre salésienne en Pologne en retirera, espérons-nous, un plus grand développement: cela nous prépare un immense champ de nouvelles conquêtes pour le bien de la jeunesse. en

même temps qu'en chacun de nous s'accroît le courage et l'amour du travail. »

---



## ESPAGNE

---

### Un nouveau Patronage à Salamanque

Le dimanche 17 novembre dernier, fut inauguré à Salamanque le Patronage du dimanche. La nouvelle de cette inauguration se répandit si vite, qu'à 7 heures du matin, plus de 150 enfants se trouvaient réunis à la porte du Patronage qui s'ouvrit bientôt devant eux. La troupe joyeuse envahit la cour puis tous avec recueillement entendirent la sainte messe. Au catéchisme du soir ils étaient plus de 200, tous enchantés de la journée qu'ils venaient de passer. « Priez Dieu, leur dit le directeur, qu'il nous envoie les moyens nécessaires pour augmenter votre nombre et vous procurer toutes les distractions capables de vous faire passer allégrement les jours de fête dans ce Patronage. »

\* \* \*

Le 27 octobre 1901, à **Sarria**, se faisait la translation du Patronage, de la maison salésienne où il se trouvait jusqu'ici, à la magnifique *Torre de la Esmeralda* en las Corts (Barcelone), cédée dans ce but par un généreux et bon Coopérateur, M. José Palléja, marquis de Monsolis. Le plus cordial merci à l'insigne bienfaiteur pour l'amour, qu'en cette occasion, il voulut bien montrer envers la jeunesse pauvre et abandonnée.

---

### Apostolat

De toutes les œuvres de zèle, une des plus agréables à Dieu et des plus utiles aux hommes, c'est l'*apostolat de la presse*. Étant donné qu'il est de toute nécessité de travailler à enrayer la violence du mal et à favoriser la propagande du bien, quelle œuvre excellente d'*apostolat domestique* ne ferait pas une mère, qui userait de son influence, pour chasser de la famille le mauvais journal, la mauvaise revue, et y faire arriver la bonne presse! Quelle œuvre excellente de zèle n'opérerait pas un propriétaire chrétien, un commerçant, un industriel, par les efforts duquel le bon journal ferait entendre tous les jours la voix de la vérité dans son village, dans son usine!

P. FAYOLLAT.



# Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

## de Notre-Dame Auxiliatrice

### Au sanctuaire de Valdocco

Villeneuve d'Asti, septembre 1901.

Ma petite fille avait grand mal aux yeux ; depuis vingt-deux jours, malgré tous les soins des médecins, elle ne pouvait les ouvrir, et cela m'inquiétait beaucoup. Je la fis visiter alors de nouveau par plusieurs médecins réunis : ils constatèrent alors que d'un œil, l'enfant était déjà aveugle, et que l'autre était gravement compromis ; ils m'engagèrent à porter aussitôt la petite malade à l'hôpital de Turin. Mon mari et moi suivîmes immédiatement le conseil des médecins, et le jour même nous portions notre enfant à la clinique pour les maladies d'yeux. Là on ne put que confirmer le diagnostic des premiers médecins et on ne nous laissa que bien peu d'espoir, et pour un œil seulement. Découragée, désespérée, je recourus alors à la Madone de Don Bosco. Je portai mon enfant à son sanctuaire de Valdocco, et là, prosternée à terre, les larmes aux yeux, mais pleine de confiance dans la puissance et la bonté de MARIE : « O MARIE, lui dis-je, si vous voulez, vous pouvez la guérir ; de grâce, je vous en supplie, délivrez-la de son mal !... » O prodige ! L'enfant qu'en ce moment je tenais contre mon sein, s'en détache, jette un cri, ouvre les yeux et me regarde : elle était guérie.... Un cri de joie sort de mes lèvres. Quelques personnes présentes accourent autour de moi et mêlent bientôt leurs larmes de joie aux miennes avec leurs remerciements à MARIE.

Vive donc MARIE ! grâces infinies et reconnaissance éternelle.

THÉRÈSE BOSCO, née MAROCCO.

### Confiance et constance

Amsterdam, janvier 1902.

Merci à Notre-Dame Auxiliatrice, qui a daigné m'accorder les nombreuses grâces que j'avais demandées à Dieu par son intercession. Non content des deux cents francs que je vous remis à Curaçao pour les premières grâces obtenues, en vue d'accomplir la promesse que j'avais faite à MARIE si Elle m'avait obtenu les faveurs demandées, je vous envoie maintenant la somme de cent florins, en exécution du dernier vœu fait à la Vierge Auxiliatrice. Actions de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice ! Qu'elle m'obtienne les autres grâces demandées comme celle-ci.

Qui recourt avec confiance et constance à MARIE, est toujours exaucé.

H. B.

### Profonde gratitude

Castelnau, 27 janvier 1902.

Je vous envoie ma petite offrande avec le cœur plein de reconnaissance et de confiance envers cette puissante protectrice, Notre-Dame Auxiliatrice, qui m'a bien inspirée et tirée d'une grande inquiétude, concernant la santé de ma fille. Depuis déjà quelque temps je sollicitais de sa toute puissante intervention cette délivrance du doute et de la crainte pour son avenir. Cette grâce, pour laquelle je priais, vient de m'être accordée ; aussi suis-je heureuse de venir accomplir ma promesse. Je vous envoie un mandat de trois francs pour vos œuvres et je vous prie d'avoir la bonté de faire insérer dans votre *Bulletin*, l'expression de ma profonde gratitude envers Notre-Dame Auxiliatrice.

Daigne cette bonne Mère, continuer sa

puissante protection sur ma fille et sur toute ma famille qui, en ce moment, plus que jamais, a besoin de son Secours.

UNE COOPÉRATRICE.

**Bonne Mère !**

Curacao, 9 octobre 1901.

Mon dernier enfant, qui aura un an le 13 de ce mois, tomba gravement malade et fut bientôt condamné par tous les médecins. Je recourus alors à notre bonne Mère, Notre-Dame Auxiliatrice, lui fis une neuvaine et l'état de mon fils commença aussitôt à s'améliorer, jusqu'à guérison complète. Grâce en soient donc rendues à cette bonne Mère. Je vous envoie une faible offrande pour célébrer une messe dans la chapelle salésienne et demander aux orphelins de vouloir bien joindre leurs prières aux miennes pour rendre grâce à notre bonne et miséricordieuse Mère.

M. S. de B.

**Par son intercession**

Saint-Julien-Molin-Molette, 5 février 1902.

Je vous envoie ci-joint un mandat de dix francs pour le pain de Saint-Antoine en faveur des orphelins, en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice.

Daignent vos chers orphelins remercier pour moi leur puissante Protectrice et m'obtenir par leurs prières d'être pleinement exaucée, afin que bientôt je vous envoie une nouvelle offrande.

V. S.

**Gloire à Marie**

Nice, 15 avril 1902.

Que notre-Dame Auxiliatrice soit glorifiée, on ne l'invoque jamais en vain. C'est avec toute ma reconnaissance que je m'acquitte envers Elle, d'une dette que j'ai contractée en obtenant la guérison de mon mari, après promesse de la faire insérer dans votre *Bulletin*.

Je vous envoie ma modeste offrande.

M. de M.

**Faveur obtenue**

Dancé, 21 février 1902.

Je vous adresse un mandat de cinq francs pour vos œuvres en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Je me recommande de nouveau à vos prières.

F. D.

\* \*

Amour et reconnaissance éternelle à la Mère pleine de bonté et de miséricorde qui a rendu un fils à sa mère et le bonheur à toute une famille éplorée. O MARIE, cause de notre joie, priez encore pour nous!

S. G.

\* \*

Thorembais-Saint-Trond.

Après avoir prié et fait prier, pendant un an et demi, pour obtenir une réconciliation entre deux personnes de ma famille, j'ai le bonheur de voir un premier pas fait. Les caractères sont tels que, seul, le Ciel peut achever ce que, seul, il a bien voulu commencer. Amour et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice!

D. D.

\* \*

Liège.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

B.

\* \*

Pour la guérison de mon petit fils — 5 frs.

Vtesse de P.

\* \*

Agen, 8 mars 1902.

Merci à Notre-Dame Auxiliatrice pour sa bienveillante protection.

G.

**L'AMI DES CATÉCHISMES**

REVUE BI-MENSUELLE

renfermant une histoire pour chaque question

sui vie des apprêts du grand jour

Abonnement. Un an: 3 f. 50. Etranger: 4 f. 50.

La brochure: 0 f. 10; le cent, franco 9 f. 75.

Prime pour les abonnements en nombre.

Librairie salésienne, 32, rue Madame, PARIS VI.



## AMÉRIQUE DU SUD

### ÉQUATEUR

A travers les forêts du Vicariat apostolique  
de Mendez y Gualaquiza

(Relation de Don François Mattana)

Suite \*

**Le courage à l'épreuve — Puisseance de l'exemple — Fuite du sommeil et bain involontaire — Dans la vallée de Junganza — Rencontre du médecin Papué — Le capitain Sando.**

Vers midi, l'Indien Cepiti, fils du capitain Tucupi, après plusieurs essais, réussit à passer à la nage sur la rive opposée et à revenir. Nous l'attendions avec impatience pour savoir si le fleuve pouvait être passé à gué. Il nous dit que le fleuve était assez dangereux à cause de sa profondeur et de son impétuosité, et que seuls les Jivaros, les meilleurs nageurs et les plus grands pourraient le passer, non sans danger. A ces mots tous se découragent et personne ne veut s'exposer le premier à tenter le passage. J'essayais de les encourager à passer en se tenant tous par la main, de manière à ne former qu'une seule chaîne, pour s'aider réciproquement à faire face à l'obstacle et à vaincre l'impétuosité des flots écumants. Mais le découragement était tel, que tous, les chrétiens comme les Jivaros, cherchaient à me dissuader de vouloir passer le fleuve aujourd'hui. Attendre là jusqu'au lendemain me semblait impossible, car les nuages

épais qui couvraient le ciel, annonçaient de nouvelles pluies torrentielles, et par suite une crue plus forte qui nous arrêterait plusieurs jours, ce qui aurait diminué d'autant nos vivres pour le reste du voyage et lassé les Jivaros qui seraient peut-être retournés chez eux. *Verba movent, exempla trahunt*, pensais-je en moi-même : j'enlève donc mes souliers et ma soutane, je fais le signe de la croix et accompagné de Jean Cayapa, un des plus forts Indiens de la troupe, j'entre dans le fleuve. Je m'avance *in nomine Domini*, jusqu'à ce que l'eau m'arrivant à la bouche menace de m'étouffer, je nage alors un peu et en quelques minutes j'avais passé le fleuve ; j'étais sur la rive opposée. Les chrétiens émerveillés, parce qu'ils n'auraient jamais pensé que je serais entré le premier dans l'eau, me regardaient avec inquiétude, presque sûrs d'un malheur. Les Jivaros de leur côté, quand ils me virent ballotté par les flots, se préparaient déjà à se jeter dans les eaux pour aller à mon secours au prix de leur propre vie. Quelle ne fut pas leur surprise de me voir sain et sauf sur l'autre rive. Ils se mirent à pousser des cris de joie, et s'encourageant les uns les autres, ils suivirent mon exemple, malgré les difficultés du passage. En attendant que tous aient passé le fleuve et transporté nos bagages, je pus m'exercer librement à nager, tant pour acquérir plus de force à l'occasion si nous devions rencontrer encore d'autres grands fleuves, que pour venir en aide à quelque compagnon qui en aurait eu besoin.

L'opération heureusement terminée, nous nous remettons allègrement en route, portant chacun notre charge pendant la montée de la colline. Nous nous arrêtons après quelques heures de chemin, parce que quelques Jivaros ne se trouvaient pas très bien et aussi parce que plus loin nous n'aurions pas rencontré d'eau pour boire, faire la cuisine et

(\*) Voir Bulletin salésien février, mars et avril 1902.

célébrer la sainte messe. Nous dressons donc les tentes et je me mets à soigner les malades, puis avec Paide du confrère Avalos je prépare le souper, pendant que les Indiens vont à la chasse. Quand tout est prêt, nous mangeons du meilleur appétit, et après avoir préparé pour le lendemain le gibier tué, nous nous mettons pacifiquement à dormir. Une heure ne s'est pas encore écoulée, que la pluie commence à tomber à verse et avec un tel fracas, au milieu de la foudre et des éclairs, qu'elle semble vouloir arracher toutes les plantes de la forêt. Par bonheur il ne nous arrive aucune disgrâce, si ce n'est la fuite du sommeil que nous vîmes avec regret s'éloigner de nous et un bain involontaire. Le matin de très bonne heure, nous allumons un grand feu pour nous sécher. Aussitôt après nous élevons un autel rustique et je célèbre la sainte messe à laquelle mes compagnons de voyage font la sainte communion. Après l'action de grâces, la collation, et nous nous mettons de nouveau en route. Vers midi, nous sommes au sommet de la montagne qui sépare Indanza de Junganza. Nous nous y arrêtons un instant pour nous restaurer et jouir du beau panorama de la vallée de Junganza, dans laquelle nous descendons. En quelques heures nous sommes à la rivière du même nom et poursuivons notre route sur la droite où nous rencontrons divers *toldos* de Jivaros, mais tous inhabités, puis nous gravissons à pic la rive opposée.

La grande vallée de Junganza pourrait être mise facilement en communication avec les populations civilisées, par une route allant de Junganza à Chordeleg à travers la forêt qui sépare les deux paroisses de Pan et de Chordeleg. C'est par cette forêt que les Jivaros, habitant la vallée de Junganza, presque dépeuplée, viennent trouver leurs compatriotes. Le climat de cette vallée diffère peu de celui d'Indanza. Il n'y a pas de marais et peu de plantes, cependant les rives du fleuve sont très fertiles et on y trouve toutes sortes de produits. Ce fleuve est plus petit que celui d'Indanza; il court du nord au sud et plus d'une fois tourne vers l'est. Junganza a pour limites: à l'est une cordillère qui la sépare de Chupianza; au sud une autre grande chaîne, appelée *Macha*; à l'ouest une montagne du même nom, qui la sépare d'Indanza, et au nord les montagnes et forêts

de Chordeleg et de Pan.

Après plus de deux heures de montée, la nuit était venue; nous dressons les tentes et départ pour la chasse. Pendant ce temps arrive un médecin appelé Papué, qui se trouvait dans les environs, avec son fils âgé de douze ans. C'était un ennemi des Jivaros qui m'accompagnaient. Comme j'étais resté seul pour tailler des pieux pour les tentes, la première rencontre fut avec moi. Il me reconnaît aussitôt, car il était venu me voir plusieurs fois à Gualaquiza; il me salue affectueusement et s'étonne beaucoup de me trouver seul en des endroits si éloignés et si dangereux. A leur retour mes compagnons m'entendant parler avec un étranger, s'armaient déjà de fusils, de lances et de couteaux, dans la peur d'un mauvais coup. Cependant, voyant que nous parlions familièrement, ils se tranquillisèrent, non toutefois sans avoir menacé Papué, leur ennemi mortel. Ma présence pourtant suffit pour mettre la paix entre eux. Après une heure environ de conversation, Papué nous quitta en nous invitant tous à nous rendre chez lui, à une heure et demie de chemin sur la route même de Mendez. De nouveau nuit sans sommeil, la pluie continue nous trempe comme des poussins. Le matin après la messe, suivant notre habitude, nous érigeons là une croix, et en route. Mais la pluie nous poursuit jusqu'à quatre heures du soir. Nous passons bientôt devant l'habitation du médecin Papué, mais par la hâte que nous avons d'arriver, nous ne pouvons nous y arrêter, je l'envoie saluer et lui fais dire que je l'attends le lendemain à un *tambo* voisin, avec tous ses gens, pour baptiser les enfants et instruire les autres. Papué me fait alors savoir qu'il regrette beaucoup que je ne puisse m'arrêter chez lui, il m'envoie des fruits de son jardin et me promet de venir le lendemain au lieu indiqué.

Vers midi, nous traversons le Janamus et bientôt après nous rencontrons un vieux Jivaro, d'au moins soixante ans, accompagné de deux femmes. A peine nous voit-il, que par peur il hâte le pas, afin de ne pas se laisser rejoindre; mais nous faisons de même et nous voilà à ses côtés. Nous lui demandons qui il est, d'où il vient, où il va, si nous sommes sur la route de Mendez et s'il n'a pas quelque chose à nous donner à manger. Voyant à toutes ces questions que nous le

traitons en ami, il s'arrête enfin et nous dit: « Je suis le capitain Sando, père de Guatingui le Jivaro et de Papué le médecin. » Il me fait comprendre qu'il vient de la maison de son fils Papué, qu'il va chez lui, que des deux femmes qui l'accompagnent, l'une est sa femme et l'autre sa parente, que la route que nous suivons est bien celle qui mène à Mendez, mais qu'il n'avait rien à nous offrir. Il me demande à son tour qui je suis et où je vais avec ces chrétiens. Je lui dis que je suis le *Padre Francisco* de Gualaquiza et que je vais voir les Jivaros de Mendez. A ce nom de *Padre Francisco*, que tous les Indiens connaissent, il me tend la main et me dit: « Oh! *Padre Francisco*, les Jivaros de Mendez vous désirent beaucoup; moi à vous compagnon, venir à ma maison, y trouver porcs, poules, platane, yuca, et vivre beaucoup avec Jivaros. » Et il se met à nous servir de guide.

Après deux heures et demie de chemin sous une pluie fine et pénétrante, nous descendons dans une triste et monotone vallée, toujours en compagnie de Sando. La pluie qui ne cesse pas, nous oblige à passer la nuit sur les bords du Cuinza. Sando et sa femme allument un grand feu, on prépare le souper pendant que nous nous séchons; mais les Indiens enfondus et n'ayant rien pour changer, quittent leurs habits afin de les faire sécher au feu et restent là à moitié nus, en vrais sauvages de la forêt.

(A suivre.)

---

## BRÉSIL

---

### Chez les Bacairis et les Cajabis du Matto Grosso

(Relation de Don Balzola)

Suite \*

#### Préparatifs et départ — Bonté de Mgr d'Amour — A Villa del Rosario — Un petit inconvénient.

Celui qui avait été choisi comme chef de l'expédition se mit immédiatement à l'œuvre pour préparer tout ce dont on pouvait avoir besoin dans une excursion, durant le cours de quatre mois. Il ne manqua pas de se munir de bibelots, de riens pour les Indiens;

mais, malgré la bonne volonté, on ne réussit pas à être prêts pour le 10 mai, comme c'était fixé. On attendit jusqu'au 19. Ce jour-là, à quatre heures du matin, toute la troupe se trouvait réunie à notre établissement; je célébrai la sainte messe, à laquelle assista le chef de l'expédition, le lieutenant-colonel Emmanuel da Silva Radon, le géomètre Evariste Josetti et plusieurs autres personnes qui devaient nous accompagner jusqu'à Villa del Rosario. Après avoir salué notre cher Don Malan et les confrères, en compagnie du catéchiste Silvio Milanese, nous nous mettons en route *in nomine Domini* et sous la protection de Notre-Dame Auxiliatrice.

Au moment de notre départ de Cuyaba, je recevais une lettre de notre bon évêque, Mgr d'Amour, dans laquelle il m'envoyait sa bénédiction, étendait mes pouvoirs pour le saint Ministère, et me confortait par la pensée qu'à cette heure il se préparait à célébrer le saint sacrifice à mon intention. Cela augmenta mon courage et, confiant en Dieu, je m'élançai dans l'inconnu.

Après deux jours de voyage et 130 kilomètres à cheval, nous arrivions, le 21 mai, à Villa del Rosario, où nous fûmes forcés d'attendre malgré nous jusqu'au 3 juin. Pendant ce temps, j'eus occasion de faire connaissance avec de bons amis qui me comblèrent de gentilleses. On traita avant tout de la nécessité d'un collège à Rosario, et le désir d'y voir des Salésiens est si vif, qu'ils me donnèrent la faculté de choisir le terrain du futur établissement, n'importe où il me plairait le plus. Je le cherchai volontiers, mais je ne conclus rien, leur disant seulement que tout s'arrangerait au retour d'Europe de Don Malan. Une maison dans ces régions est presque indispensable pour nous, parce que Villa del Rosario est le point central de départ pour aller chez les diverses tribus d'Indiens du nord et de l'ouest. J'eus peu à faire comme ministre, parce que le curé venait de les quitter deux jours seulement auparavant, et je trouvai cette population, qui arrive déjà au chiffre de trois mille, assez pratique et en bonne voie de progrès.

Enfin le 3 juin, la messe dite à 3 heures du matin, nous continuons notre voyage, escortés de 25 hommes à cheval qui veulent ainsi témoigner de leur affection envers le Missionnaire. Ils nous quittèrent au bout de

(\*) Voir *Bulletin salésien*, avril 1902.

4 kilomètres après échange de remerciements et de bénédictions. Nous pénétrons donc seuls dans la solitude de ces forêts, qui devait être notre compagne pendant près de trois mois.

Suivant le plan projeté, nous devons toujours tenir la direction du nord, et pendant deux journées entières côtoyer la cordillère Tombador, qui nous séparait du Diamantino. Oh ! alors, quelles pensées assaillirent mon esprit ! Je me disais que sur notre chemin, sur une longueur de 1500 kilomètres environ, ne se seraient plus trouvées ni familles civilisées, ni maisons, ni chapelles, ni rien, absolument rien, seule, la forêt vierge, infestée de bêtes féroces et de hordes sauvages, capables de toutes les barbaries.

Après une vingtaine de kilomètres, nous arrivons au torrent Dos Nôtres, où nous nous arrêtons deux heures, pour donner aux nôtres le temps de réunir tous les animaux, mais cela ne suffit pas ; bien plus, le chef lui-même, comme le plus intéressé dans la chose, dut se mettre à la recherche des mulets qui manquaient. Voyant qu'il tardait à revenir, nous eûmes alors l'idée de continuer notre route, dans l'espoir qu'il nous rejoindrait bientôt. Mais, ô désillusion ! Le soir arrive, la nuit passe, le jour brille déjà et lui ne paraît pas encore. Les plus noirs sentiments s'emparent de nous et nous étions là, pleurant déjà sur notre sort, quand, deux jours après, vers dix heures du soir, il arrivait enfin au milieu de nous, heureux de pouvoir nous assurer qu'aucun malheur ne lui était survenu. Cela doit être attribué à ces inconvénients habituels que même les gens les plus pratiques de la forêt ne peuvent éviter. Quand on voyage avec beaucoup de bêtes de somme, il arrive souvent que l'on doit s'arrêter deux, trois jours, ou même plus, pour leur accorder un repos convenable.

Le campement se dresse généralement près de quelque torrent ou de quelque lagune, pour avoir de l'eau à boire et rendre moins facile aux animaux la tentation de s'écartier. La nuit on les laisse libres, pour qu'ils puissent paître à leur aise, et ils s'éloignent souvent ainsi de plusieurs kilomètres. Quelques-uns se cachent derrière les buissons, d'autres plus malins, reprennent la route déjà faite et retournent au lieu de départ. C'est ce qui nous était arrivé et plusieurs mulets

s'en étaient tranquillement allés jusqu'à Villa del Rosario.

De nouveau réunis, nous poursuivons le 5 notre voyage et le soir nous nous arrêtons à une grande fosse entourée d'un petit monticule d'une hauteur de 100 mètres. Nous en faisons l'ascension et la plus belle vue s'offre à nos regards. A droite, les sources du Cuyaba, son cours et son confluent avec le San Lorenzo ; à gauche la rivière Tuira qui va se jeter dans le majestueux Fleuve des Amazones. Nous continuons notre route et le lendemain soir nous posons nos tentes sur les bords du Rio Nuovo, seconde partie de notre excursion.

#### **Au milieu des Bacairis — Le bon cœur d'un vieillard — Ma chapelle — La Bragia de la Saint-Jean.**

Le Rio Nuovo est déjà territoire des Indiens Bacairis, et on ne peut se faire une idée de ma surprise, lorsqu'en visitant les cabanes situées sur la rive droite, je trouvai des familles déjà connues et baptisées, le jour de Noël 1899, à notre collège de San Gonzalo. Ils m'entourèrent aussitôt pleins de joie, et me prièrent de vouloir bien m'arrêter quelques jours parmi eux. J'acceptai volontiers, presque forcé par le retard des bêtes de somme et je profitai de ce temps pour les instruire et les confirmer dans notre sainte foi. J'administrai le baptême et la confirmation à plus de cent adultes ou enfants, bénis plusieurs mariages et les invitai tous à assister à la messe que je célébrerais le lendemain. Pas un n'y manqua, et c'était édifiant de voir avec quel maintien ces fils des forêts assistèrent au Saint Sacrifice. La messe finie, leur cacique, comme celui qui voulait le mieux s'entendre de ce qu'ils avaient vu, s'empressa de me demander si je célébrais encore ce soir la sainte messe. Je répondis que non, mais qu'il vienne cependant avec toute sa tribu pour que je leur explique un peu de catéchisme. Je remarquai que généralement les hommes étaient déjà presque tous baptisés, parce qu'ils vont souvent jusqu'aux villes voisines, tandis que les femmes ne connaissent même pas la langue portugaise.

Cependant les bêtes de somme nous rejoignaient avec huit jours de retard et le lendemain nous nous préparions à partir. Nous devions cette fois nous enfoncer dans la forêt ;

aussi à cause de la difficulté du voyage, je crus bien faire de ne me charger que du strict nécessaire, laissant le reste chez un de nos bons amis qui nous avait traités avec la plus exquise cordialité. Finalement le 21, jour de la fête de saint Louis de Gonzague, nous nous séparons de ces bons Bacairis, et tandis que je venais de leur donner une dernière bénédiction, un bon vieillard, de près de soixante-dix ans, arrêta mon cheval et me présentant quatre œufs frais : « Prenez, me dit-il, parce qu'à partir d'ici vous n'en trouverez plus; » et tout en larmes il me baisa pieusement la main. Je le remerciai tout ému de son bon cœur et le bénis, en priant Dieu de lui donner la récompense éternelle pour sa vénération envers le missionnaire.

Nous suivons toujours la route du nord, et après avoir parcouru à peine trente kilomètres, nous arrivons le soir à un bois épais, où nous nous empressons de dresser nos tentes pour pouvoir nous y reposer. En ces circonstances, la cabane est vite prête : on cherche deux arbres ou à leur défaut on plante deux pieux solides distants de quatre à cinq mètres l'un de l'autre, on y attache un hamac et voilà le lit fait. Ce qui cependant me contristait c'était de ne pouvoir célébrer la messe; mais comment faire? Une idée et vite à l'œuvre. Les hamacs enlevés, j'attachai aux arbres trois couvertures de laine, une devant, l'autre à gauche et la troisième à droite: j'étendis au-dessus un drap comme voûte de cette nouvelle église, pour empêcher les feuilles de tomber dans le calice; je mis deux caisses l'une sur l'autre et dessus je plaçai mon petit autel portatif. J'y célébrai ensuite la messe, entouré de toute la troupe qui s'émerveillait de cette étrange chapelle improvisée. J'employai ce nouveau mode pratique d'édifice, pendant presque tout le voyage, en variant seulement la forme et le style du temple suivant les lieux et la facilité.

Après un peu de collation, le matin du 22, nous nous mettons de nouveau en chemin et nous ne vîmes rien de nouveau pendant plusieurs jours. Le soir seulement du 23, veille de la fête de saint Jean-Baptiste, nous campons sur les bords d'une rivière à l'eau limpide, entourée d'une forêt touffue qui rendait l'endroit majestueux; nous allumons de grands feux suivant l'usage des Brésiliens qui disent que la braise du feu de la Saint-Jean ne brûle

pas. Mon but cependant en allumant ce feu n'était pas d'en faire la preuve, mais bien de réjouir un peu cette sombre solitude; et, tandis que j'étais seul assis à regarder les étincelles du bois qui brûlait, ma pensée volait vers Turin, vers le Père bien-aimé qui, entouré de ses fils, présidait la séance académique en mémoire de Don Bosco. Le lendemain je voulus que tous assistassent à la sainte messe et, le soir nous atteignons le rio Paratinga, au port du Coneco, où trois mois auparavant un de nos compagnons, parti avec dix-huit hommes pour explorer le terrain, avait dû se retirer devant plus de quarante Indiens Cajabis. Le lendemain nous arrivions au port de la Mulatera où nous devons être forcés de laisser les bêtes et de descendre le rio en canot.

**Sur le rio Paranatinga — Les premières difficultés — A cheval sur un sac de farine — Après le naufrage — Première rencontre — Bonnes espérances.**

A dire vrai, à la vue de ces misérables planches qui devaient nous porter, qui sait à quelle distance et pour combien de temps, je me sentis comme abattre le courage; mais, animé par la confiance en Dieu et en Notre-Dame, je voulus que l'embarquement se fit le plus promptement possible. Enfin, après avoir complété le nombre des gens qui devaient nous accompagner, le 3 juillet, après midi, nous montions en barque.

Représentez-vous un tronc d'arbre creusé à l'intérieur sur 80 centimètres de large et 10 mètres de long, et vous aurez une idée exacte de nos plus grands bateaux que je baptisai aussitôt l'un Saint-Joseph, l'autre MARIE Auxiliatrice et le troisième Espérance. Les petits, appelés Sauveur et Victoire, avaient 2 palmes de large et 25 de long; ils devaient nous servir à explorer les rives et les plages du fleuve. Inutile de dire que nous devions rester blottis dans un coin du canot pour faire place aux bagages, à tous les objets destinés à être distribués aux Indiens et à la nourriture de vingt personnes pendant quarante jours; mais en ce moment on ne pense pas aux graves incommodités, et au nom du Seigneur nous gagnons le large sur nos splendides bateaux. Nous avons déjà parcouru plus de 500 kilomètres à cheval, et maintenant

sans avoir même une claire connaissance de notre navigation, nous nous lançons en avant sur un fleuve vraiment inconnu que nul, depuis 1822, comme le rapporte l'histoire du Matto-Grosso, n'avait osé parcourir. Cette année-là, en effet, une troupe armée avait suivi le courant durant plusieurs kilomètres, mais, assaillie par les Indiens, une partie fut tuée et l'autre réussit à se sauver dans les environs.

Pendant les premiers jours, rien de nouveau, et je profite de cette tranquillité pour distribuer à tous nos compagnons la médaille de Notre-Dame Auxiliatrice. Cependant une crainte continuelle nous appréhendait, parce que nous étions presque arrivés au territoire central des indiens et, d'un moment à l'autre, nous pouvions être assaillis à coups de flèches. La prudence exigea que moi-même je m'armai d'un revolver, parce que seul, on ne pouvait pas pénétrer plus de 50 mètres dans la forêt, sans courir le danger d'être surpris ou par les sauvages ou par les bêtes féroces, surtout par les tigres.

Le 10 juillet cependant, après avoir célébré à temps la sainte messe, dont par un presentiment je voulus appliquer l'intention en faveur des âmes du Purgatoire, nous nous rembarquons et naviguons tranquillement jusque vers trois heures de l'après-midi, quand tout à coup nous nous trouvons en face d'une grande chute d'eau et d'un rapide semé de grosses pierres et d'écueils sortant du lit du fleuve. Le courant était très fort et les petites barques envoyées en avant afin de choisir le meilleur endroit pour passer, furent en un clin d'œil transportées loin de nous. Il en fut de même de la barque *Marie Auxiliatrice*, grâce à l'habileté de son pilote, et cela nous donna bon espoir. L'*Espérance*, qui était celle où je me trouvais, tenta le même manège, mais, tandis que nous étions à passer avec crainte l'endroit le plus étroit du canal, mes yeux se portèrent tout à coup sur une grosse pierre, recouverte par l'eau, à peu de distance : « Un écueil », criai-je ; il n'était plus temps, car la barque battait avec force dessus, le courant l'emporte d'un autre côté et les rames ne servent plus à rien. Les quatre hommes, qui se trouvaient avec moi, se jettent alors à l'eau et essayent avec leurs mains de remettre la barque dans le courant, mais en vain. Les écueils étaient trop nombreux. Nous

appelons au secours, pendant que l'eau envahit rapidement le canot. Le chef de l'expédition se jette à la nage, mais arrivé presque au bord il est ramené en arrière par un violent courant, tandis que je me vois emporté vers la partie la plus profonde du fleuve. Le canot va s'enfonçant de plus en plus et je cherche à m'aider de quelque manière ; mais quand je me vois de l'eau jusqu'au cou et que je sens la barque me manquer sous les pieds, je me mets à crier : « Nous sommes perdus, nous sommes perdus. — Non, père, non, me répondent-ils ; assurez-vous à ce sac. » Instinctivement je m'accroche avec une main à un sac de mandioca, tiré par un nageur, tandis que de l'autre je traîne derrière moi les objets qui surnagent sur l'eau, et nous parcourons ainsi à la merci du courant près de quatre-vingts mètres. Pendant ce temps arrivent les petites barques ; je m'accroche à l'une d'elles qui me conduit au rivage, tandis que l'autre court au secours du chef de l'expédition qui était près de se noyer. Aussitôt après on chercha de sauver le plus grand nombre d'objets possible, mais les flots dans leur cours impétueux nous emportèrent les hosties pour la sainte messe, une caisse de fer contenant une petite pharmacie, cinq sacs de farine qui faisaient notre pain et enfin ma soutane. Nullement découragés, nous mettons à terre les objets sauvés et remercions la Vierge Auxiliatrice d'avoir échappé au danger, tout en étendant les choses au soleil pour les faire sécher. Privé de tout, je me vis obligé de me vêtir des habits de notre catéchiste Silvio, et quand nous voulûmes manger quelque chose, à défaut d'ustensiles de table, perdus dans le naufrage, nous y remédiâmes en mangeant deux ou trois ensemble dans le couvercle de la marmite.

Malgré cela, tout étant disposé, le 12, nous nous mettons de nouveau en route et deux heures après nous nous trouvons devant une seconde chute, plus grande que la première. Encore sous l'impression du premier naufrage, nous crûmes mieux de passer à pied sur la rive et de tirer les barques avec une corde. La chose réussit à merveille et quelque temps après nous reprenions le large.

(A suivre.)





# A TRAVERS les Relations De nos Missionnaires

## EQUATEUR

### Nouvelles de la Maison de Quito

D'une lettre de M. Salmon, du 10 janvier 1902, nous extrayons les nouvelles suivantes relatives à deux fêtes qui ont été célébrées tout dernièrement dans la nouvelle maison de Quito :

« La première fut celle de l'Immaculée Conception. Cette fête rappelle aux Salésiens des anniversaires de faits inoubliables dans les éphémérides de la Congrégation, et est célébrée chaque année dans nos maisons avec la plus grande pompe. Cette année-ci, les confrères de Quito avaient un motif de plus pour revêtir cette fête d'une inoubliable splendeur. — C'était la première fête de l'Immaculée Conception qu'ils célébraient à Quito après leur retour de l'exil. De plus c'était une dette de reconnaissance envers la Vierge Auxiliatrice, vu que c'est uniquement à sa protection que l'on doit l'étonnant progrès du Collège Don Bosco.

« Les cérémonies quotidiennes de la neuvaine préparatoire furent rehaussées par le concours des membres les plus distingués du clergé équatorien. La musique, exécutée par notre *Schola cantorum*, se trouva également à la hauteur de la circonstance. Des orateurs illustres du pays se succédèrent chaque jour dans la chaire de vérité pour chanter les gloires de la Vierge de Don Bosco ; mais, ce sur quoi j'ai l'intention d'attirer votre attention, c'est l'entrain, la ferveur que montrèrent nos chers élèves pendant ces fêtes ; ce qui est le plus consolant, c'est de voir encore aujourd'hui les fruits qu'elles ont laissés dans les cœurs de nos jeunes disciples. Vraiment ils ont grandement profité des largesses de MARIE, grâce à leur bonne conduite.

« Le tout fut enfin couronné par une superbe séance académique dédiée à *Marie Immaculée*, qui ne fut en rien inférieure aux autres du programme.

« Beaucoup de personnages les plus distingués de la Capitale prirent part à notre fête de famille, on voyait peinte sur tous les visages la joie qu'ils ressentaient en assistant à la *résurrection* d'une Œuvre si chère aux habitants de la République du Sacré-Cœur.

« La seconde fête eut lieu à l'occasion des noces d'argent épiscopales de S. G. Mgr l'Archevêque de Quito.

« L'Équateur depuis les pittoresques côtes du Pacifique jusqu'aux forêts vierges qui vont se perdre vers l'Amazone, n'avait qu'une voix pour acclamer son Pasteur ; toutes les classes sociales en général prirent une part active aux solennelles démonstrations adressées à ce bon Pasteur, et nous autres, Salésiens, nous ne devions pas nous laisser surpasser par les autres. Nous réclamâmes notre part au comité organisateur des fêtes, et ce n'était que justice, car ce bon archevêque fut pour nous un vrai père dans les jours de deuil.

« La dernière partie du programme nous était réservée ; nous nous mîmes donc en devoir d'offrir à Monseigneur quelque chose qui ne fût en rien inférieur à tout ce qui lui avait été offert jusqu'alors par les autres Communautés ou Corporations de la ville.

« Le grand jour fixé arriva, c'était le 27 décembre. Monseigneur, entouré de tout son clergé et de la société la plus distinguée de la capitale, vint voir ses fils pour assister à la fête du cœur qu'ils lui avaient préparée. Fête du cœur, ai-je dit, et je ne me suis pas trompé, à en juger par les larmes d'émotion que Sa Grandeur laissa échapper de ses yeux.

« Le public fut enchanté du beau drame *L'Ave Maria*, qui fut représenté par nos jeunes artistes, ainsi que de l'exécution magistrale de plusieurs morceaux d'opéras, exécutés par nos musiciens. Quelques paroles de Mgr l'Archevêque par lesquelles il fit comprendre l'amour qu'il porte à ses Salésiens, à ses benjamins, comme il nous appelle, mirent fin à la fête. »

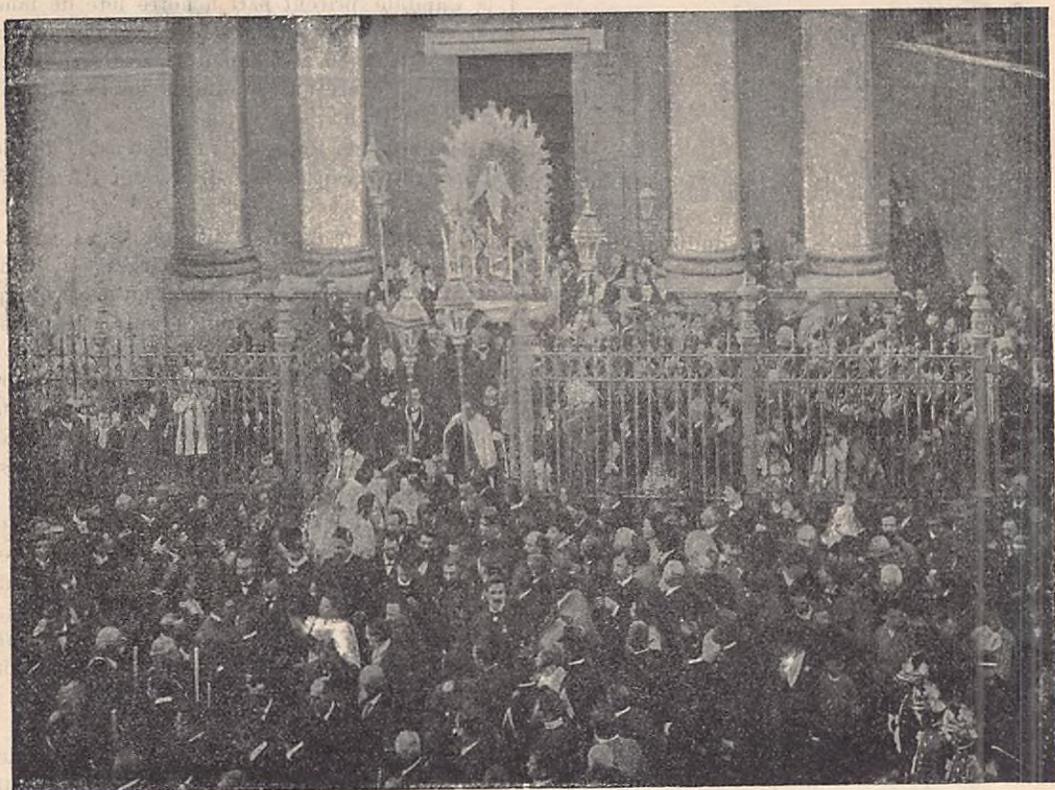


## ARGENTINE

### Procession de Notre-Dame du Rosaire à Buenos-Ayres

Les fidèles de notre église de Buenos-Ayres ont voulu célébrer, avec toute la solennité et la dévotion possibles, la fête de Notre-Dame du Saint Rosaire, le premier dimanche d'octobre.

gardien, de l'Immaculée-Conception, du Sacré-Cœur, accompagnées de petites filles vêtues de blanc, d'un grand nombre de dames et de messieurs. La musique de l'école professionnelle relevait de ses accords l'importance de cette cérémonie. A sa suite venait un christ immense entouré d'une garde d'honneur de pompiers, puis derrière le clergé et les ministres sacrés s'avancait au milieu d'une foule innombrable, la statue de la Madone, au milieu des roses et des fleurs, protégée par un piquet de gardes. Le parcours fut long et jamais, de mémoire d'homme, on ne vit, à Buenos-



ARGENTINE. — Procession de Notre-Dame du Rosaire à Buenos-Ayres.

Les fonctions religieuses du matin furent très belles et beaucoup de personnes s'approchèrent de la Sainte table. Mais cela ne leur suffit pas. Pour donner une preuve de leur dévotion envers la Sainte Vierge, ils avaient résolu de faire, vers 2 heures et demie, une procession solennelle par les principales rues de la ville.

Longtemps avant l'heure fixée, une foule immense encomrait les alentours de l'église. Après l'exécution de divers chants, la procession commençait. Elle était précédée de la bannière de Saint Louis de Gonzague suivie des enfants du Patronage, puis venaient les bannières de l'Ange

Ayres, un tel élan d'amour envers Notre-Dame du Saint Rosaire.

---

La LIBRAIRIE SALÉSIENNE, 32, rue Madame, à Paris VI, se charge de toute *commission*, spécialement pour les Coopérateurs salésiens, auxquels elle fera une remise, lorsque leur commande sera accompagnée de la bande du *Bulletin salésien*.



## Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

### VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Trippli \*

#### CHAPITRE XIV

(Suite)

Les débuts du nouvel apostolat furent très humbles, parce qu'il ne fut pas facile aux prêtres zélés, de pénétrer aussitôt parmi les sauvages. Ils n'en restèrent pas pour cela inactifs: ils fondèrent les collèges de San Nicolas de los Arroyos et d'Almagro à Buenos-Ayres et se livrèrent au ministère paroissial dans l'église de Notre-Dame de la Miséricorde. Cependant, la renommée de Don Bosco avait déjà rempli toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, et bientôt ses Fils y furent désirés. La première à en solliciter la venue fut celle de l'Uruguay, qui leur offrit un collège à Villa Colon, dans les environs de Montevideo, et voici de quelle manière il lui fut donné de voir ses vœux réalisés.

Mgr Véra, évêque zélé et vicaire apostolique de l'Uruguay, ainsi que les membres les plus importants du clergé et des laïques de cette florissante République, se lamentaient avec raison du manque total de collèges catholiques, auxquels les pères de famille puissent en toute sûreté confier ce qu'ils avaient de plus cher sur la terre, leurs propres enfants. Pour leur procurer les moyens d'accomplir leurs études supérieures, ils se trouvaient alors dans la dure nécessité de se séparer d'eux et de les envoyer à Buenos-Ayres, à Santa Fé, à Santiago dans le Chili, si

même ils ne devaient pas confier ces plus chères espérances de leurs familles aux flots de l'Océan et les envoyer soit en France, soit en quelque autre nation de l'Europe. Et c'est justement au moment où ils parlaient de combler cette lacune et cherchaient un site qui correspondît à leurs fins, en même temps qu'une Congrégation religieuse qui acceptât la direction du futur institut, que la Providence leur fit trouver l'un et l'autre.

Quelques spéculateurs, réunis en société, avaient conçu avec hardiesse la pensée de fonder une ville à peu de distance de la capitale, Montevideo, et voulu que, du nom immortel de celui qui avait découvert l'Amérique, elle fût appelée Villa Colon, c'est-à-dire Cité de Christophe Colomb. Dans ce but, ils choisirent dans une agréable position, un espace d'environ sept kilomètres carrés, y tracèrent de grandes rues et de magnifiques boulevards, y dessinèrent de larges places et commencèrent à y élever d'élégantes maisons. Il n'y manquait pas non plus une belle et vaste église, qu'ils dédièrent à sainte Rose de Lima, la première fleur de sainteté épanouie en Amérique. A côté avait été construit un grand bâtiment, destiné à un collège, capable de contenir plus de 120 personnes. On espérait que la nouvelle ville ne tarderait pas à se peupler, surtout depuis qu'un tronçon de chemin de fer l'unissait à la capitale. Mais ces grands projets s'en allèrent presque tous à vau l'eau, parce que, après la construction de l'église, du collège et de quelques maisons, un revers soudain de fortune obligea la société à se dissoudre aussitôt et à vendre au premier offrant tout ce qui s'était édifié. C'était une bonne occasion pour fonder le collège si désiré. Mgr Vega, heureux, s'empressa d'acquérir l'église et le

(\*) Voir *Bulletin salésien*, août 1901 et suivants, janvier 1902 et suivants.

bâtiment voisin; mais, restait toujours à résoudre l'autre difficulté, c'est-à-dire celle de trouver une communauté religieuse qui, outre la direction de l'institut, prendrait soin, au moins provisoirement, des habitants des villegiatures environnantes. Quelque temps auparavant, il avait entendu faire les meilleurs éloges des Fils de Don Bosco, récemment arrivés à Buenos-Ayres; toute chose bien considérée, le bon évêque se persuada facilement qu'ils devaient correspondre à merveille à son dessein, et il ne crut rien devoir épargner pour les avoir à Villa Colon. Sans retard il fait instance auprès de Don Cagliero, qui de Buenos-Ayres se rendit à Montevideo, pour traiter avec lui d'une si importante fondation.

Ce fut le 24 mai, jour consacré à la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, que se conclurent à Montevideo les négociations entre Don Cagliero et une commission expressément nommée pour cela par Mgr Véra. Cette Commission, avec une admirable générosité, prit ses dispositions afin de supporter toutes les dépenses nécessaires pour la fondation du collège, et promit son appui aux Salésiens pour que l'institut fût vite en bonne voie. Ce fut un vrai bonheur qu'on ne perdit pas de temps, et qu'on en vint promptement à une solution pratique, parce que l'ennemi des âmes et ses suppôts, ayant eu vent de l'œuvre qui se faisait dans l'Uruguay pour le bien de la religion et de la moralité, poussèrent un rugissement terrible. Les sectes firent tous leurs efforts pour réduire à néant tous les projets de l'évêque et de ses fidèles collaborateurs. Elles tentèrent de planter elles-mêmes leurs tentes à Villa Colon et dans son collège; mais il était trop tard: Don Bosco en avait déjà pris possession par l'intermédiaire de son représentant.

Que dire de plus? La divine Providence, qui dirigeait d'une manière visible Don Bosco dans la destination à donner à ses fils dans le genre d'apostolat qui convenait le mieux à chacun, lui révéla, sans aucun doute, quel serait le salésien qui, par la force de son esprit, l'étendue de ses connaissances et sa volonté énergique fortifiée par les épreuves, aurait fait un bien immense en Amérique; ce fut Don Lasagna.

De fait, en 1868, quand Don Lasagna n'était encore que jeune clerc, le bon père avait

déjà entrevu qu'il ferait bien missionnaire et serait par conséquent un habile instrument dans les mains de Dieu pour arracher les âmes à l'enfer. Don Garino nous raconte, en effet, comment, traversant un jour la cour en compagnie de Don Bosco, au moment où la récréation battait son plein, ils passèrent par hasard auprès de l'abbé Lasagna, tout entier au jeu de ballon. Don Bosco s'arrêta un instant et, le montrant à Don Garino, il lui dit: « L'abbé Lasagna est une bonne étoffe de missionnaire. » Et cela, Don Bosco le disait sept ans avant de pouvoir accomplir son ardent désir de fonder des missions.

Don Bosco ne s'était pas trompé. Bien des fois en effet, Don Lasagna s'élevait sur les ailes de la foi et d'un zèle qui ne connaissait pas de bornes, si haut qu'il pouvait mesurer d'un regard l'immense étendue de la terre. Sur ce vaste horizon, il contemplait combien le nombre des serviteurs de Dieu était clairsemé, et le cœur lui saignait à la vue de l'innombrable multitude d'âmes qui ignoraient encore la fin pour laquelle elles furent créées, et tout ce que JÉSUS-CHRIST a fait pour leur salut. Souvent, quand il lisait ou entendait raconter les prodigieux sacrifices des missionnaires en faveur des âmes, il lui semblait qu'une voix lui disait: « Toi aussi, tu seras missionnaire. » Mais plus tard il se persuada que Dieu, par l'intermédiaire des supérieurs, en avait disposé autrement, et que sa mission était celle de former la jeunesse à la vertu, à la science et à la piété. Cette idée, confirmée par les heureux résultats obtenus dans l'enseignement, s'était si profondément fixée dans son esprit, que la proposition d'aller missionnaire lui suscita dans le cœur une terrible tempête.

Devoir se séparer de Don Bosco, qu'il aimait d'un si tendre amour; devoir dire adieu à tant de confrères, auxquels il était étroitement uni par les liens de la charité et de l'amitié; être dans la dure nécessité de cesser l'enseignement littéraire et de laisser de côté les classiques qu'il avait étudiés et expliqués avec tant d'amour; se trouver obligé d'apprendre une langue nouvelle, tandis qu'il avait appris à parler et à écrire si élégamment la langue italienne; la pensée de se trouver en de lointains pays à la tête d'une communauté, sans avoir quelqu'ami avec qui déverser le trop plein de son cœur si délicat.

toutes ces considérations le laissèrent en proie à la plus cruelle angoisse. Sa santé, déjà peu florissante pour le moment, fut terriblement secouée en cette critique conjoncture, au point qu'il se vit forcé de se mettre entre les mains des médecins. Toutefois s'il parut quelque peu abattu physiquement, il ne tarda pas avec la grâce de Dieu à faire preuve de cette force de caractère déjà connue. Quoique souffrant horriblement dans son cœur, il affirmait cependant de vive voix et par écrit à Don Bosco qu'on pouvait compter sur lui et qu'il était prêt à partir pour quelque endroit que ce soit. La lutte fut aigüe, pour que la victoire fut plus brillante : *Certamen forte dedit illi ut vinceret*. Don Cerruti, témoin de ce combat acharné entre la nature et l'obéissance, fut émerveillé de tant de vertu, et en tira les plus heureux pronostics pour le courageux apôtre et la mission qui lui était confiée.

« Je me souviens toujours, écrit Don Cerruti, de la scène qui se présenta à moi un soir du mois de septembre 1876. Je me promenais dans la cour intérieure de l'ancien collège de Lanzo, quand je vis tout à coup devant moi Don Lasagna, tout consterné et baigné de larmes : — « Qu'avez-vous ? lui demandai-je. — Je viens, me répondit-il, de chez Don Bosco, qui m'a proposé de partir pour l'Amérique en qualité de directeur du nouveau collège de Villa-Colon. Comme je faisais des difficultés et quelques observations, il a ajouté qu'il ne m'y enverrait jamais de force ; qu'il me laissait vingt-quatre heures pour réfléchir, avant de retourner lui faire la réponse que je croirais devoir lui donner. Par charité, continua Don Lasagna, gardez-moi encore avec vous, cher directeur, prenez mon parti devant Don Bosco ; je sens trop de répugnance à quitter Alassio, mes élèves, mon pays ; je suis prêt à faire la première élémentaire (dernière classe de l'enseignement primaire), mais avec vous, à Alassio ; je suis aussi encore trop jeune et inexpérimenté pour être directeur. — Écoutez, mon cher Don Lasagna, lui répondis-je, Dieu seul sait combien je regrette pour moi et pour le collège d'Alassio, où vous avez fait tant de bien, votre départ pour l'Amérique. Mais nous ne serons tranquilles, ni vous, ni moi, si nous n'étouffons en ce moment la voix de l'affection pour écouter seulement celle du devoir. Je ne me sens pas le courage de prendre

votre parti pour que vous restiez à Alassio, j'en aurais du remords, parce que, si Don Bosco vous a fait cette proposition, il a ses raisons, ses fins particulières, auxquelles il serait mal de résister. Faites donc ainsi : retournez chez lui, dites-lui ou mieux répétez-lui vos difficultés, votre répugnance, votre lutte intérieure, et puis remettez-vous en pleinement à lui ; qu'il dispose ce qu'il croira le mieux pour la gloire de Dieu et le bien de votre âme. » Le lendemain, il vint me trouver tranquille et résigné : « J'ai fait, me dit-il, ce que vous m'avez conseillé ; Don Bosco, après avoir tout entendu, m'a répondu : Eh bien ! Prépare-toi à partir ; et je partirai, conclut-il. »

« Ce fait, qui atteste certainement l'efficacité de la grâce de Dieu et la puissante énergie de la volonté de l'homme, Don Lasagna me le rappelait souvent par lettre et de vive voix, en ajoutant que depuis ce moment il n'avait plus eu de doutes ou d'inquiétudes sur sa vocation de missionnaire. Il avait même coutume de le raconter en conférence aux confrères comme preuve de ce qu'on gagne par l'obéissance, et comment Don Bosco en vrai père savait être au besoin, non seulement doux, mais énergique. »

Trois ans après, c'est-à-dire le 3 avril 1880, en racontant la mort angélique d'une Fille de MARIE Auxiliatrice, Sœur Virginie Magon, Don Lasagna lui-même faisait allusion à ses peines lorsqu'il écrivait : « Quand je reçus l'ordre de partir pour les missions, malade comme je l'étais, je me dis aussitôt en moi-même : Oh ! pourquoi m'en irai-je mourir seul et sans consolation, à mille lieues de mon vénéré père Don Bosco et du sanctuaire de ma chère Mère MARIE Auxiliatrice ? Eh bien ! non seulement je ne suis pas encore mort, mais, malgré mes malaises, j'espère travailler encore longtemps à la plus grande gloire de Dieu ; de plus, j'ai vu que Notre-Dame Auxiliatrice nous accompagne partout, Mère empressée pendant la vie, affectueuse à l'heure de la mort, comme si elle voulait nous récompenser ainsi du sacrifice que nous avons fait de quitter notre pays, pour venir faire connaître et aimer son divin Fils en ces lointains pays. Oh ! qui n'envierait la mort de Sœur Virginie ? Je l'envie et je l'espère. Moi aussi, je suis fils de Notre-Dame Auxiliatrice et de Don Bosco et, quand viendra ma dernière heure, moi aussi, j'ai le droit d'espérer une mort

tranquille dans les bras de JÉSUS et de MARIE.

## CHAPITRE XV

**Les adieux à sa mère — Le souvenir de son tuteur — Inquiétudes sur sa santé — Voyage à Rome — Aux pieds de Pie IX — Le 12 novembre 1876 dans le sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice — La parole de Don Bosco — Les adieux du départ — En voiture.**

Le jour, où le second groupe de Missionnaires salésiens devait partir pour l'Amérique méridionale, approchait à grands pas. Ils étaient tous occupés à faire leurs préparatifs de voyage, et durant ce temps étudiaient de toutes leurs forces la langue espagnole, pour ne pas arriver à destination sans être en état de dire quelques paroles, au moins pour se procurer les choses nécessaires à la vie ou pour demander quelque information indispensable. Leur enthousiasme pour les missions, au lieu de baisser, allait au contraire chaque jour en augmentant. Seul D. Lasagna, bien qu'il eût offert sa vie à Dieu et fût plus que jamais bien arrêté dans la résolution de partir, languissait misérablement, à cause d'un malaise intérieur qui le faisait souffrir jour et nuit. On avait appelé les médecins les plus célèbres de Turin, qui le soignèrent avec la plus amoureuse sollicitude, mais avec peu de profit pour le pauvre malade. Dans une si douloureuse situation, beaucoup pensèrent que c'était une cruauté impardonnable d'exposer un jeune prêtre de si grandes espérances et si faible de santé aux hasards d'un voyage de près d'un mois. « Et si même il arrive en Amérique, comment pourra-t-il mettre la main à l'immense travail qui l'attend ? Comment pourra-t-on trouver là des hommes de l'art pour conserver une existence aussi précieuse ? » Ainsi disaient ceux qui n'entendaient rien aux choses de Dieu, et qui avaient la vue trop courte. Il n'en était pas de même de Don Bosco, qui avait cependant des entrailles de père, pour ses fils dont la santé lui tenait tant à cœur. Il avait sans doute d'autres lumières qui faisaient défaut aux prudents de ce monde, c'est pourquoi il resta ferme dans la décision de faire partir Don Lasagna.

Cependant l'intrépide missionnaire, remis quelque peu de ses cruelles douleurs néphr-

tiques, assura à Don Bosco qu'il pouvait se mettre tranquillement en voyage, et il se prépara à aller dire adieu aux personnes avec lesquelles il était lié par les liens de la reconnaissance et de l'amitié. Il se rendit donc à Montemagno, et donna à ses proches la nouvelle de son prochain départ pour l'Amérique. Le docteur Rinetti voulut pour sa part lui faire honneur. Il invita à dîner toutes les autorités du pays et les principaux amis de Don Lasagna et, au milieu de mille démonstrations d'estime et d'affection, lui offrit un calice précieux. C'était comme le mettre dans la douce nécessité de reporter sans cesse son souvenir vers Montemagno et de prier pour les siens chaque fois qu'il célébrerait la sainte messe. Il éprouva une forte émotion en se séparant de son pupille, mais sa douleur, quoique vive, était calme, comme il arrive à un homme qui a l'habitude de se maîtriser lui-même. Il lui donna ensuite quelques chaleureuses recommandations par rapport à sa santé, lui conseilla de mettre un frein à sa nature trop entreprenante et, ne doutant pas qu'en suivant les conseils de Don Bosco tout irait bien, il se sépara de lui dans un tendre embrassement.

Don Lasagna se montra plus que jamais affectueux envers sa mère, qui restait inconsolable de l'imminente séparation. Et comme la pieuse femme s'y opposait de toutes ses forces, le bon prêtre prit un cadre de la Mère des douleurs qu'il avait apporté pour lui offrir en souvenir de sa filiale affection, et le lui tendant, il lui dit : « Ma bonne mère, si grand et si douloureux que soit le sacrifice que vous devez faire, je puis vous assurer que celui que Dieu m'impose par le moyen de mes supérieurs ne lui est en rien inférieur. Toutefois, je veux le faire généreusement, et je vous conjure d'être, vous aussi, très généreuse envers le Seigneur. Une autre Mère, dont je vous prie d'accepter l'image, en souvenir de mon amour filial, a dû, elle aussi, se séparer de son Fils, qu'elle aimait ardemment ; et c'est justement pour cette cruelle peine que la Mère de JÉSUS est devenue la Reine des Martyrs. Unissez votre sacrifice au sien, et pour l'amour de la Mère des douleurs, laissez-moi partir où l'obéissance m'envoie. Vous prierez devant ce tableau, et vous trouverez un réconfort dans votre douleur. » Il eut aussi, de la part de ses amis et con-

naissances du pays et des environs, les plus belles preuves d'affection ; mais Don Lasagna se hâta de s'y soustraire parce que, si d'un côté elles le reconfortaient, de l'autre elles lui rendaient plus douloureuse la séparation.

Il lui restait cependant à faire encore une autre visite d'une importance capitale pour tous les missionnaires. Don Bosco, attentif à ne mettre la main à aucune entreprise, sans avoir d'abord demandé l'approbation et la bénédiction du Père de la grande famille catholique, s'arrangea de manière que, malgré l'extrême pénurie de moyens pécuniaires dans laquelle il se trouvait, au prix de sacrifices énormes, les missionnaires de la seconde expédition, au nombre de vingt-trois, eussent aussi le bonheur de se rendre à Rome, et de se prosterner aux pieds de l'angélique Pie IX, le plus insigne bienfaiteur de la pieuse Société salésienne. Le saint vieillard du Vatican daigna, dans son incomparable bonté, les recevoir en audience spéciale, et leur adresser des encouragements, qui se gravèrent en caractères indélébiles dans la mémoire et dans le cœur reconnaissant de ces jeunes apôtres de l'Évangile. Il leur confia le mandat d'évangéliser les peuples, leur répéta et leur commenta sagement les paroles du divin Maître : Allez, enseignez toutes les nations, *euntes docete omnes gentes* ; puis les combla de grâces de choix, en leur donnant sa bénédiction apostolique pour eux et leurs futures missions. Bénis par le Vicaire même de JÉSUS-CHRIST et envoyés par lui exercer leur apostolat parmi les habitants des terres lointaines de l'Amérique, nos missionnaires ouvrirent leur cœur aux plus douces espérances ; mais Don Lasagna, plus que tout autre, sentit s'allumer plus que jamais en lui cet enthousiasme qui lui était naturel quand il s'agissait de quelque noble entreprise.

DON ALBERA.

(A suivre.)

## Livres et Revues

### Journal intime de Mgr Dupanloup.

Extraits recueillis et publiés par M. BRANCHEREAU, Supérieur du Grand Séminaire d'Orléans. Un vol. in-2. Prix : 3 f. 50. (Paris, ancienne maison Ch. Douniol, 29, rue de Tournon).

Ce volume est la reproduction, avec des additions importantes, des trois articles dans lesquels le Cor-

respondant a publié le Journal intime de Mgr Dupanloup.

La publication de ce journal, dont la grande Revue catholique si chère à Mgr Dupanloup a eu avec justice la primeur, a répandu sur l'âme de l'illustre évêque une lumière nouvelle et inattendue. Pour plusieurs elle a été une révélation.

C'est ce qui a déterminé à réunir en un corps d'ouvrage les articles du *Correspondant*.

### Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque, par le R. P. Dom

BERNARD-MARIE MARÉCHAU, bénédictin de la Congrégation Olivétaine. Un beau vol. in-8. Prix : 5 francs ; franco, 5 f. 50. Bloud, libr. édit., 4, rue Madame, Paris, VI<sup>e</sup>.

Ce livre vient à son heure. Il répond à des questions passionnantes. Il est écrit d'un style dont le mérite principal est la clarté, si nécessaire dans la discussion des problèmes du *Merveilleux*. Nous ne saurions mieux relever l'importance du travail de Dom Bernard Maréchaux, que par l'extrait suivant de la lettre approbative que lui a adressée S. G. Mgr de Pélacon, évêque de Troyes :

« Appuyé sur la vraie notion de l'homme, telle que l'explique admirablement saint Thomas, vous avez su reconnaître, dans les phénomènes extraordinaires qui sollicitent de nos jours l'attention publique, ce qui n'excède pas les forces naturelles de l'âme et ce qui doit être attribué, sans contestation possible, à l'action de puissances supérieures, bonnes ou mauvaises.

« Pénétrant plus avant dans la mystique proprement dite, vous avez étudié les merveilles de tout genre que Dieu opère, quand il lui plaît, dans l'âme et même dans le corps des saints.

« Toutes ces notions, trop souvent méconnues, ont été si parfaitement élucidées par vous, que vos travaux, je n'en doute pas, feront désormais autorité dans la matière. Avec mes félicitations, recevez-en, je vous en prie, tous mes remerciements. »

**Saint Bruno**, Fondateur de l'Ordre des Chartreux, par M. l'abbé M.-M. GORSE, Docteur en Théologie. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 408 pages. Prix : 4 fr. ; franco en gare : 4 fr. 60 ; franco par la poste : 5 fr. (Téqui, 29, rue de Tournon, Paris).

C'est avec le plus grand à propos que M. l'abbé Gorse vient de publier une nouvelle *Vie de saint Bruno*. Le 6 octobre en effet était célébré le huitième centenaire de la mort du saint, au fond de la Calabre.

L'Église comme le siècle, tient à célébrer ses glorieux anniversaires : M. l'abbé Gorse a pensé très sagement et fait très sacerdotalement, en nous racontant les vertus du grand Fondateur des Chartreux. Lui aussi travailla pour la France, lui aussi est un grand Français et mérite nos hommages. On trouve dans cette nouvelle *Vie de saint Bruno* un tableau vivant et touchant de la vie cartusienne. C'est comme de l'inédit. Comme lui en a rendu témoignage Mgr l'évêque de Grenoble, M. l'abbé Gorse « a mis tout son cœur » à composer son volume : le lecteur ne tarde pas à remarquer qu'il y a déployé un vrai talent littéraire, talent plein d'originalité et de vie, qui a su rendre intéressant et attachant un sujet dont on aurait pu redouter l'austérité. De plus il est illustré de vingt-quatre photogravures reproduisant les admirables peintures de la *Vie de saint Bruno* de Le-sueur.

Nous n'hésitons donc pas à placer cette publication de la maison Téqui parmi les plus importantes de la presse catholique.

**Les raisons actuelles de croire.**

Discours prononcé à Lille, le 18 novembre 1900, pour la clotûre du 27<sup>e</sup> congrès des catholiques du Nord, par Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française, 3<sup>e</sup> édition, 1 vol. petit in-12. Prix: 0,60. Librairie Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Fait partie de la Collection *Science et Religion*, et se recommande à l'attention, parce qu'il marque une date dans l'histoire de l'Apologétique et dans l'évolution des idées religieuses de son auteur.

**La vie du cœur et l'Évangile,**

par l'abbé Édelin, curé d'Yverres. — 1 vol. in-12. — Prix: 2 francs, franco 2 fr. 25. — Librairie B. Bloud, rue Madame, 4, Paris (VI<sup>e</sup>).

Ce livre contient la solution, puisée dans l'Évangile, du grand problème qui se pose nécessairement devant chacun de nous: *Quel est le sens de la vie et de ses douleurs? Quel rôle doit jouer notre cœur parmi les souffrances, les épreuves et les devoirs de notre existence terrestre?*

A ces angoissantes questions l'Évangile fournit la réponse définitive, apprenant à l'homme comment il doit tirer parti des contradictions, des difficultés qu'il rencontre pour la direction de sa vie morale. Sans prétendre apporter de cette vie éternelle une démonstration originale, l'auteur du présent ouvrage a pensé qu'il était utile de la rappeler dans un langage moderne, en des temps où l'on parle beaucoup du « culte du moi », mais où l'on se préoccupe infiniment moins du perfectionnement moral que du développement intellectuel.

Les prédicateurs, les méditatifs, les âmes pieuses trouveront dans ces pages une mine inépuisable de pensées imprégnées de la plus saine doctrine évangélique, un fonds très suggestif de réflexions, une suite de hautes vérités, appuyées d'histoires émouvantes et de traits saillants, un ensemble enfin plein de vie et d'harmonie.

**Études.** — 20 mars: Le Christ de M. Harnack,

*Léonce de Grandmaison.* — Autour d'une liberté. L'épiscopat belge, *Pierre Castillon.* — Les formes du socialisme, *Lucien Roure.* — Un chrétien homme de lettres et critique, *Victor Delaporte.* — Les vies des saints de Bretagne d'Albert le Grand, *François Camenen.* — Mieux que sous l'empire. Les victimes de Messidor, *Paul Dudo.* — Nécrologie: le Père Pierre Heude. — Questions de cérébrologie, *Dr Surbled.* — Revue des livres. — Événements de la quinzaine. — Table des matières du tome 90.

5 avril: L'invalidité et la vieillesse de l'ouvrier, *Charles Antoine.* — Le général Bertrand en 1813 et 1814. Correspondance inédite (III), *Henri Chérot.* — L'autorité divine des Livres saints. Méthodes de démonstration, *Lucien Méchineau.* — Autour d'une liberté. La guerre de Pécole, *Pierre Castillon.* — L'évangélisation des hommes et quelques réformes urgentes chez les catholiques, *James Forbes.* — Une histoire de la littérature universelle, *Jules Lebreton.* — Le P. Paul Ginhaç, *Étienne Chavel.* — Instruction ministérielle sur la sécularisation des religieux. — Revue des livres, — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.  
Abonnement: 35 frs. Union postale: 30 fr.

**COOPÉRATEURS DÉFUNTS**

Du 15 mars au 15 avril 1902

**France**



CAMBRAI: M. l'abbé Vanacker, *Hellemmes.*



ARRAS: Sœur M. A. Philippot, de la Visitation, *Boulogne.*



AMIENS: M. Hogard, *Amiens.*

ANGERS: M<sup>me</sup> Renée Davian, *Newy-en-Mauges.*

BESANÇON: M<sup>lle</sup> Louise Farod, *Vesoul.*

BOURGES: M<sup>me</sup> Céline Lancelot, *Ecuelle.*

CAMBRAI: M<sup>me</sup> Victoria Guilluy, *Lille.*

— M. Ernest Loyer, *Lille.*

— M<sup>me</sup> Veuve Bourgeois-Courmont, *Lille.*

— M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Hovine, *Lille.*

— M. Ch. Mazinghien, *Lille.*

— M. L. Lefebvre, *Dunkerque.*

— M<sup>me</sup> Wannebroucq, *Lille.*

CLERMONT: M. Gabriel Virevaux, *Clermont.*

— M. Jean Monier, *Eglise-neuve d'Entraigues.*

GRENOBLE: M<sup>me</sup> Girard, *Grenoble.*

LAVAL: M. F. Legendre, *Laval.*

LUÇON: M<sup>lle</sup> Dima, *Doué-la-Fontaine.*

LYON: M. Michel Malleval, *Bully.*

MARSEILLE: M. J. H. Segond, *Marseille.*

ORAN: M<sup>me</sup> Veuve Ed. Demeuré, *Oran.*

— M<sup>me</sup> Veuve Chabrand, *Oran.*

TOULOUSE: M<sup>me</sup> Marie-Louise Biamonti, *Toulouse.*

VALENCE: M<sup>me</sup> Frédéric Roux, *Bourg-de-Péage.*

**Étranger**



ITALIE: M. l'Abbé Joseph Charrière, *Avise.*



ALLEMAGNE: M. F. R. Heisler, *Freiburg.*

ALSACE-LORRAINE: M<sup>me</sup> Veuve Taufflieb, *Barr.*

— M<sup>me</sup> Th. Meinelock, *Obernai.*

— M<sup>lle</sup> Joséphine Erbs, *Rouffach.*

AUTRICHE: M<sup>me</sup> Jeanne Dwernicka, *Czorsztyń.*

— M<sup>me</sup> Constance de Slubicka, *Branice.*

BELGIQUE: M<sup>lle</sup> Veuve Wégimont, *Melreux-Hotton.*

— M<sup>me</sup> d'Arripe, *Bruxelles.*

ESPAGNE: Sr. D. José Tamayo Gonzalez, *Archidona.*

ITALIE: M<sup>me</sup> Marie Cretaz, *Perloz.*

**Pater, Ave, Requiem.**

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO  
1902 - Imprimerie salésienne.